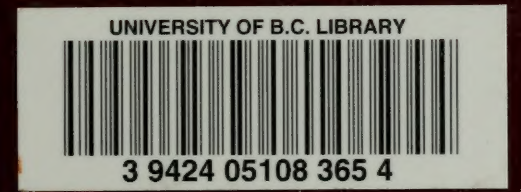
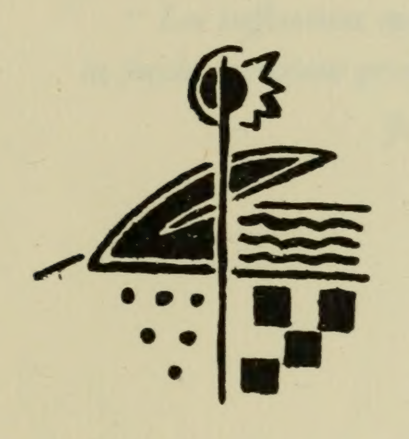

UNIVERSITY OF B.C. LIBRARY
3 9424 05108 365 4

LES ÉCRITS DE JAMES ENSOR

LES ÉCRITS DE JAMES ENSOR

AVEC 36 REPRODUCTIONS D'APRÈS LES DESSINS ORIGINAUX DU PEINTRE

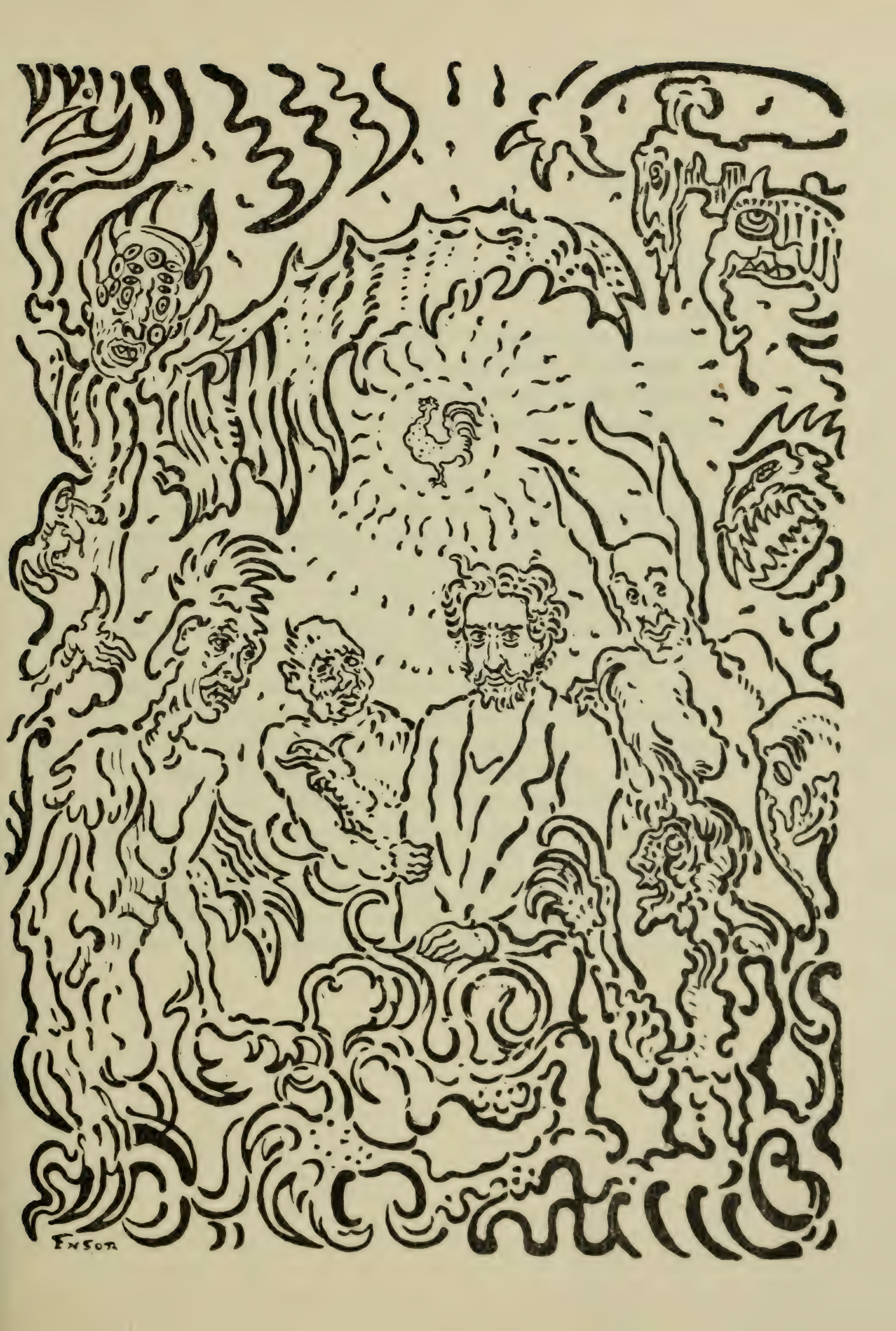


ÉDITIONS " SÉLECTION "

62, RUE DES COLONIES, BRUXELLES

" Les suffisances matamoresques appellent la finale crevaison grenouillère. "

JAMES ENSOR.


ENSOR

PRÉFACE

A Vous mes amis je dédie ma préface de langage pictural haut en couleurs. Je vous salue « Sélection » et votre charme d'art et vos hardiesses et vos efforts! Au gai! Au gai!! Il faut relire les mots en songeant aux couleurs. A qui le pied de nez?

Hardi! les masques vermillonnés. Hardi! la cochenille vivace, terreur du pesant bovidé. Ah! j'adore dessiner les beaux mots claironnés de lumière. Je vous aime mots sensibles de nos douleurs, mots rouges et citron d'Espagne, mots bleus d'acier des mouches élégantes, mots parfumés des soies vivantes, mots fins des roses et des algues odorantes, mots piquants des bêtes d'azur, mots des gueules puissantes, mots d'hermine immaculée, mots crachés des sables et de la mer, mots plus verts que toison de Syrène, mots discrets des poissons soupirés dans les conques, mots des cloches et des cristaux, mots cinglants, mots glacés, mots froids du marbre blanc, mots amers, mots des Lys de France et des bluets flamands, mots très doux sonnant picturalement, mots plaintifs des chevaux battus, mots des maux, mots des fêtes, mots d'ouragan et de tempête, mots des vents, mots des roseaux, mots

sages des enfants, mots des pluies et des pleurs, mots sans rime ni raison, je vous aime! je vous aime!!

Laissez moi crier : foin des sons musicaux banalisés d'accords voilés, sons pourris de musicants sourds en détresse, sons avariés, profanés, doctrinaires, galvaudés, sons circonsis, sons aigus des ouïstitis, sons massifs, sons ventrus de professeur en gésine, sons bavards d'ébène et d'ivoire, sons gueulards de politiciens, sons aigres de batraciens, sons gras de chantres baveux et morveux, sons articulés de crabes enragés, son coulant des poupées mortes, son rouge des têtes coupées, sons maigres des gargouilles bouchées, sons des vers en mal de pieds.

Hardi! Hardi!! à l'attaque pour les jeunes, avec vous marchent les Fritos, guerriers parafinés montant des pourceaux aux pieds légers, à la voix retentissante, aussi les Nègris au chef de poisson, aux chicots acérés. Encore kiss-kiss, chevreau prodigieux, minet seigneur de Baisonfente et autres sommités de la plume et du pinceau. Déjà les traits percent les brocarts, les mâchoires emiettées volent jusqu'aux nues et les barbares fourbissent leurs dards, dare, dare! gare! gare!!

Ici un sage avis s'impose! Pour atténuer la rage épique du bourgeois en furie et gagner trois minutes d'indulgence, il faut recommander aux exposants de « Sélection » de réciter avec ferveur, lenteur et conviction les mots suivants. L'effet sera probant et la trêve certaine : « To ho, bini, ia, gaga, gat, tse; ia gaga, gat,

tse. Bit, scie, hi, hi, hi, piou, nis ti you, bi, hi, ni, ia gaga gat, tse, hiha gaga gat, tse, tso, tse, tsa, tsu, tsi, tsi, tsi, ri kiki!"

A vous, troupes batailleuses criant aux cigales, hurlant aux bourdons, vos sifflements répercutés par les échos dociles s'entendront des deux hémisphères.

Confiance! reconfiance!! videz donc promptement le fiel de vos poches. Des géants bellement déformés, sélectionnés de frais sourient de tous leurs cubes, des marionnettes obtuses rient aux grands enfants.

Des peintres, tels : Gos, Lagar, Sola, Lagut, Juan Gris, Modigliani exaspèrent nos criticules et les dames de Foujita, teintes de renoncules, décrochent leurs mandibules, d'autres plus musquées déroulent des tentacules d'or fin, et des filles casquées de laque et nippées de nipon dansent à la ronde sur un fond de satin.
Signalons la tactique singulière de certains doctrinaires. Ils s'approchent en tapinois et d'un coup de pied bien appliqué fracassent becs et machoires. Amis craignez leurs chefs aux larges pieds plats solidement ferrés de bel acier trempé. Encore certains podagres et podagresses mal embouchés, saisis d'étonnement perpétuel, dissimulent de louches projets. D'autres croquants dangereux tarabustent les unités dadaïstes, orphistes de gagamore, Carouges de Brunet, oiseaux drôles à queue d'argent, cylindristes tourneboulants, terministes engourdis, triangulistes asservis, arc-boutistes-stalagmitaires, faux pahouins élémentaires.

Oh! les belles disputes, guerre des tons et des sons, guerre interminable des images, guerre d'incubation, guerre des Extrémistes chatouillés, Expressionnistes masqués, Decrânistes déplumés, Parachutistes diplomés, Triples arrivistes arrosés d'une douche déconfiturale, Anachronistes impénitents.

Holà! vous tous de la jeunesse, donnez à « Sélection » Force et Vigueur, Foi et Charité, Confiance et Constance. Et vous, rétrogrades panachés, chanteurs de Nicomédie, gobeurs de vieille monnaie rouillée, astiqueurs de pièces uniques, décorateurs étriqués de coulisses, décroteurs de vieux balais, suinteurs de chasteté, pondeurs de cirons apoplectiques, vieilles chiques, scieurs de long, momies miteuses, augustes calembouristes de Foutaise, larbins de grandes maisons, singes du Brésil, gagas-gagos de gogogaga, Robins Robines et Sansonnets, inclinez-vous devant le fait accompli. Rendez les armes! La rude bataille est gagnée.

Et Hue! Hue! Hue! Dadas sur les chevaux de vos papas et « En route » pour le renouveau.

Encore un triple hommage aux hommes de « Sélection » membrés de rable et d'estomac. Piliers fermes et rigides du grand art en Belgique.

Hardi les hommes nouveaux. Hardi! Hardi!! Hardi!!!

JAMES ENSOR.



RÉFLEXIONS SUR QUELQUES PEINTRES ET LANCEURS D'ÉPHÉMÈRES

Oui, nos peintres à succès mâchent des bluets en l'honneur de Manet. La haine des cathédrales et des tours se dessine toujours.

« Le gras fromage réaliste fleurait bon », clament et réclament non sans raison les contrefichistes restés rebelles aux Léliardises-Klauwardées de nos décorateurs minables officiels et officieux, Augustes colorieurs bernardés, tout broermanisés de monochromisme, Raphaëls aux pieds légers, petits Poussins attendant poulet ministériel, Ingristes grisonnant à longues oreilles, sortes de Tiepolos tout festonnés d'architectures croulantes, grands faunes, stylistes revêches détestant fines puérilités, avaleurs de cubes pierreux et autres secs-secs ou lignistes fermés à la grande couleur. Couleur, vie des êtres et des choses, ravissement de nos yeux, enchantement de la peinture !

Chiquenaudons le plus macaroniquement possible nos désorbités de sexe faible, boutiquiers ternes au bec de calmar, cuisiniers dangereux enduits de saccharine, maîtres guillotins de la peinture, éternels bousiers voltigeurs, explorant sans dégoût les gluantes ornières où les impressionnistes de France et de Navarre traînèrent leurs décompositions. Certes, nos lanceurs patentés firent quelque effort pour m'attirer vers leur milieu centrifuge. L'ambiance d'arrivisme ne me va guère et les combinaisons de nos barnums affairés me laissèrent frigide.

Alors nos diplomates bredouillants, postés en hauts lieux en sentinelles spiralées, cuisinèrent mille sottes embûches fiéleusement seringuées, et, depuis, nos ternisseurs de supériorité me vouèrent une haine de

tourteau en mal de carapace ou de croque-puce rechignant devant maigre brouet idéaliste. Rictus de beaux messieurs étalant râteliers cubiques en chevaliers de la rose effeuillée !

Pourquoi ai-je devancé depuis un quart de siècle, et dans tous les sens, les recherches modernes ? Cela blesse affreusement nos arrivistes mal assietés. Dès l'abord, leurs petits yeux argusés, reluisants d'arrivisme, braqués vers les gilets, en un vaste clignotement, semblaient refléter des valeurs commerciales, yeux d'abord interrogateurs, puis graduellement inquiets, hostiles, haineux et torves. Défilé triste, convulsionnaires pirouettant lourdement, porchers westphaliens grognons, âmes de calicot semblant rêvasser aux saignées radicales, anti-brosseurs portant en leur chétivité la haine du masque, de la lumière et de toute trouvaille non estampillée française.

Faux novateurs bientôt exsangues et livides, en dépit de toutes les irisations, vous rampiez, essouffés sous vos manteaux de lumière claquant à tous les vents de Bise et d'Orient.

L'hostilité irrémédiable de nos fienteurs d'oseille, complémentée d'inconséquences cramoisies, se dessine nettement. Et de fait les avanies, passedroits, injustices hurlantes, saignées et horions consécutifs me furent prodigués à foison. Besognes de palabreurs marmottants tendant à prouver que l'absent à toujours tort.

Comment respirer dans l'ambiance de nos héliophages

recettés, aigrement constitués, pasticheurs atteints de boulimie, où maints Brandebourgeois, les bajoues emplies du fruit de mes recherches, expectoraient leur haine de couards écrasés par mes méprisantes évolutions ? Devant l'hostilité de ces maîtres mange-tout, devais-je, comme Louis Dubois, offrir sur un plat mes poumons à l'huissier ?

Depuis, nos étriqués jérémiants, livrés aux entreprises des dames et des demoiselles mûres, exposent surtout fleurs et petits chats, exécutés au crayon Raffaelli, crème d'Ostiac, suc de Turcoman pasteurisé, résidu de chiourme flottant entre deux eaux. Et picturalement parlant, des amateurs de sexe plutôt faible étalèrent impunément leurs boursouflures vaniteuses et leurs vastes maussaderies.

Oh ! les vilainies envieuses de nos courbe-échine mal posturés, gargouillant maigre pissat de châton engourdi !

Enfin, traqué par les suiveurs, je me suis confiné joyeusement dans le milieu solitaire où trône le masque tout de violence, de lumière et d'éclat. Le masque me dit : « Fraîcheur de ton, expression suraiguë, décor somptueux, grands gestes inattendus, mouvements désordonnés, exquise turbulence. »

Protestons, protestons, et sans cesse reprotestons.

Jugeons les maîtres par nous-mêmes :

D'abord le banal hommage à l'art bestial de Rodin, dit le grand vivisculpteur.

Tronçons et tranches débités par Rodin,
Antiques abrutis et modernes crétins,
Etranges jongleurs à tête de lapin,
Pourquoi êtes-vous exsangues ?

Passons aux peintres :

Les compositions inexpressives, aux aigreurs ostéologiques de Fernand Khnopff, toujours distinguées et peu distinguées, représentent d'ordinaire des pintades galinacéennes, farcies de fausse distinction. Oiseaux bizarres, sans queue ni tête, amplement machoirdés, mais totalement dépourvus de frontal et d'occiput.

Khnopff manque de souffle, dit-on, mais il se renforce lorsque, lassé des pourpres britanniques, il subtilise finement, en cornemusier séraphique, les tons gorge de pigeonne, ventre de biche, poumons de mulet, postérieur de macaque roséolé, lapis et malachite, cuisse de nymphe émue, eau de boudin, poil de poularde faisandée, vert mallarmé, aspic de hérisson, rose digne, tripes de calfat, azur douillet, blanc dindonnesque, violet pincé de sournoisie, mule du pape, source de clarisse immaculée, rouge indescriptible, bleu Ensor, jaune théatral, tête morte de momie, gris archi-béton, rouille de caronade, vert céladon brûlé et volute défraîchie.

Baertsoen, toujours probe et patient, remue les vases et boues fétides chères à l'odorat gantois et dessine chichement l'académie serpentine des canaux de la cité de Maeterlinck, où nagent des canards académi-

quement palmés. Vision mélancolique d'égoutier typhique surmené.

Courtens croustillonne de crottins croûtonnés ses vastes purées de pois.

Les mouchetures de bousiers cantharidés de Théo Van Rysselberghe égaleraient les photozébrures piestriées de paillettes arlequinées d'Emile Claus, dit le rempart d'Hachetéene. Grosses lumières paysannes, sèches découpures sous art lentillaire d'opticien cécitable (Je ne cèderai pas mon droit d'aînesse pour son plat de lentilles.) Claus a tiré le soleil en bouteille, clamerait son ami Kamiel Lemonnier, dit le grosse-caissier de la fanfare luministe symphonisant sur peau d'onagre des accords redondants. Ce vacarme assourdissant couacqué de concert assourdirait un Laermans.

Laveur de Lys, écraseur d'Iris, chatouilleur de rétines bourgeoises, notre Emiel porte allègrement sur son écu d'Éperons butinés en France, un Lys noyé dans Lys symbolisant le « Triumphe d'une vachère flemmende embresant et engloutisant ung chivalier franchais se désaltérant dans l'histoire des Éperons d'or. »

Et quand Emiel dit : « Engsor né sé pas faire tozours lé mêmes chosses. Toutes les grands maîtres ils font touzours lé mêmes chosses ; moi, après mon grand combat des coqs, j'ai touzours fé lé mêmes chosses, mé j'étais bien avec le gouvernement. Demandez à Kamiel. Il est vrai que Engsor sé tozours promené devant note nez pour la lumière. Engsor dit aussi que je lé trop

regardé en 1889. Je crois qu'il sé foute de note poière quand il fé sé compochichons relichieux ou révoluchonnaires. Demandez à Kamiel. »

Notre grand Kamiel doit répondre : « Je ne sais que dire d'Ensor toujours aimé des jeunes, il ne doit arriver, ce serait dangereux pour notre école. Beau tempérament de peintre, certes. Nous avons tout fait, Maus, Picard et moi, etc., etc., pour maintenir cet anglais rétif, toujours saboté, dans le terreau gras, plantureux, puriné et coulant de nos beaux peintres flamands ; non, non, wallons veux-je dire ! Mais il en sort toujours et demeure inclassable. Demandez à Claus. »

L'assiétisme gobeur, un tantinet prétentieux, d'Oleffe indispose maint peintre. On ne refait pas du vieux neuf, les raccommodages transpirent toujours. Oleffe serait un iriseur d'assiettes, rinceur de vieilles bouteilles, restaurateur de vaisselle surannée, plongeur sec, ensorisé.

Je n'ai jamais goûté les sujets de notre génial sculpteur Constantin Meunier, mineurs étriqués, superficiels, ternis, mercurisés, plombés, surtout aurifiés, aux yeux d'étain, aux côtes de mailles, accentués d'un arsenal enclumeux, blindé, tout casserolé de vague ferraille sonnant creux, vaste mensonge métallique, sortes de chinois mal embouchés, hommes noirs à culs de plomb, grisoutés crochetables ; bêtes de fours, fumistes et fourneaux et autres maréchaux ramollis forgeant mollement d'irréprochables casques à mèches.

Rechiquenaudons les négociants serviles. Plume-

oisons onctueux, méchants ânes rouges. Blonds sueurs de faussetés grasses, nordistes perfides Lemmenisés de frais, ces robins atténuent fort poliment mes fraîcheurs et angles picturaux.

* * *

Étalons en plein et philosophiquement nos revendications et tant mieux si elles fleurent quelque orgueil semblant téméraire.

Résultats définitifs et probants :

Mes recherches continues, aujourd'hui auréolées, soulevèrent les haines de mes suiveurs escargotés,



perpétuellement dépassés. Comment expliquer les appréciations d'un Lemonnier, Mauclair, etc., puisque j'indiquai, il y a trente ans, bien avant Vuillard, Bonnard, Van Gogh et les luministes, toutes les recherches modernes, toute l'influence de la lumière, l'affranchissement de la vision.

Vision sensible et clairvoyante, non devinée par les impressionnistes français demeurés brosseurs superficiels, imbus de recettes très traditionnelles. Certes, Manet, Monet révèlent quelques sensations, combien obtuses ! Mais leur effort uniforme ne permet guère d'entrevoir les découvertes décisives.

Condamnons les procédés secs et répugnants des pointillistes déjà morts pour la lumière et pour l'art. Ils appliquent froidement et méthodiquement, sans sentiment, leur pointillage entre leurs lignes correctes et froides, n'atteignant que l'un des côtés de la lumière, la vibration, sans arriver à donner sa forme. Le procédé, trop restreint, défend d'ailleurs d'étendre les recherches. Art de froid calcul et d'étroite vision, combien déjà dépassé en vibration. !

O triomphe ! le champ de l'observation devient infini et la vision libérée, sensible au beau, se modifiera toujours et discernera avec la même acuité les effets ou lignes où dominent la forme ou la lumière.

Les recherches étendues sembleront contraires. Les esprits bornés demandent des recommencements, continuations identiques. Le peintre doit refaire ses

petites œuvres et condamner tout au delà ! c'est l'avis de certains censeurs étiquetant, classant nos artistes comme mollusques parqués. Oh ! les mesquineries odieuses avantageant les routiniers de l'art ! Devant les pauvres d'esprit, le peintre pleinairiste ne peut entreprendre une composition décorative, le portraitiste doit le demeurer à vie !

Encore devant ces pauvres, l'adorable fantaisie, fleur céleste de rosée, inspiratrice du peintre créateur, doit être bannie sévèrement du programme artistique.

Oui, j'ai sacrifié à la déesse vermeille des vermeilles et des songes, nécessité complémentaire indispensable à l'artiste, mais crime impardonnable aux yeux de quelques bons apôtres classeurs de renommées bourgeoises. Alors, mon nom fut rayé de leur liste de novateurs amis.

Une consolation ! Oui, des cubistes citent les angles du « Lampiste » (1880) et les lignes du « Liseur » (1881) en précédents importants ; de même nos luministes citent les fines lumières de la « Mangeuse d'huîtres » (1882), des « Enfants à la toilette » (1886), et nos jeunes peintres libérés reconnaissent l'importance de mes recherches multiples dans les voies variées du beau.



Oui, avant moi, le peintre n'écoutait pas sa vision ! Ces constatations me tranquillisent et j'accepte, indifférent, l'incompréhension tracassière d'un Maus (toujours mal entouré), l'erreur d'un Mauclair, les hésita-

tions amoindrissantes des Picard, Van Offel, Hellens, l'aveuglement outrancier d'un Lemonnier, les dénigrements systématiques de certains peintres voués à l'oubli, irrémédiablement.

Mais n'aggravons pas les sensibilités glauques de nos céphalopodes très encreux.

Quelques exceptions s'indiquent. Il faut louer la mentalité spéciale de M. Fierens-Gevaert, l'organisateur macaronisé et prudent de nos salons à l'étranger, très jalousé par quelques pile-faciers sans revers. M. Fierens-Gevaert, toujours enveloppant, étale volontiers des projets parfois perfectibles.

Les gibbosités phrénélogiquement houppées de M. Jean De Mot vaguement m'intéressent ; ses évolutions de Riquet en beauté demeurent sympathiques.

Pour montrer son beau nez, maître Destrée, sur un socle perché, flaire son potage ; maître Beernaert, par l'odeur alléché, lui tint à peu près ce langage : « Hé ! bonjour, monsieur de d'Estrée, comment va Gabrielle ? Que nous sommes bien nés ! que vous me semblez veau ! Que mon nez est joli ! Que le vôtre est beau ! »

Maître Edmond Picard fait de moi dans « Psuké » un philosophe désabusé. Chez M. de Phocas, Jean Lorain savoure mes masques crus. Dumont-Wilden tortillonne agréablement son bec tordu et garancé. Gustave-Max Stevens me montre de jolies rousses très annelées. Maurice des Ombiaux, ex-révolutionnaire en toc, m'appelle « monsieur », tout en mariant l'éclat de ses

rosettes multicolores aux chatons irisés de ses chevalières. Sulzberger rachète aimablement les articles de son père. Théo Hannon, en ami spirituel et mordant, garde une dent de morse vraiment : prenons vite le mors aux dents. M. Verlant, pour me caler, m'attache aimablement des poids morts, tels Evenepoel, Oleffe et ses copains. M. Paul Lambotte, redingoté de noir comme Carton de Wiart, sourit âprement, découvrant ses crocs blancs, indice de sympathie et spectacle touchant. Certains disciples d'Apelles, chanteurs et musiciens, portent devise : « Piano touche, tableau retouche » et comme chiens de Jean de Nivelles ils fuient quand on les appelle.

Et maintenant, vive l'art décoratif, autre besoin du moment ! Citons les œuvres célèbrés par M. Van Zype, dit le sage évolueur, ci-devant défenseur des grasses et sirupeuses coulées flamandes, aujourd'hui chantre attitré de nos conformistes secs.

Les peintres stylistes décorateurs les plus en vue nous présentent des êtres décharnés, livides, barbouillés, ossifiés, aux cheveux filassés, semblant issus d'un bocal de formol, amas de tripes violacées, résidus de clinique. D'autres figures bizarres promènent des charpentes pachydermiques semblant bourrées de noix. D'étranges bourrelets accentuent les charmes de beautés fessues et glapissantes. Certains êtres singuliers accroupis en un vautrement semblent miauler des airs à la lune. Des centaures gingembrenés exagèrent leurs ruades. D'autres

encore, parcheminés, flasqueux, pleins de son, confits, iodés, glaireux, crasseux, dansent lourdement aux sons de musiques barbares. Une oursonne goulue surlèche ses potaches emmiellés. Des porchères rêveuses, nues comme vers, mais en odeur de sainteté, étalent des appas couenneux et des truies au groin humide exagèrent des bedaines en voie de crevaison. Des dieux légumiers, artichauts ognoformes, carottiers tuberculeux, sylvains étroniformes baissant avec effort les noires voûtes de leur dos se renvoient posément d'aigres signaux, tandis que leurs compagnes, suaves haricotières, gazouillent à l'unisson en langage de zéphir, au grand dam des dieux marins et des frêles navires ficelés de nœuds gordiens.

Sous le rayon nacré d'une lune impudique, un angelet rosé arrose une rose d'un filet de rosée et des jolis cocos moins rosés, mais plus rosses, contemplent finement des lunes moins irisées.

* * *

Enfin, littérairement, saluons les drapeaux d'art pur, surtout ceux infiniment pittoresques de nos bons lourdeaux flamands et braves diables anciens, arborant pavillons cocasses, pompeux, griffus, crochus de Phnosie, candides, lionnés de Flandre, troudeballisés de Bourderie, plaisants, gaufrés, surchauffés, gras, coulants, plastronnés, gueules sur gueules.

Louons caricaturalement les visionnaires largement chromophages, au chef orné d'un cygne immaculé. Ils sauront découvrir sur le champ plat des expositions quelques fleurettes graciles et pures. Alors, reconnaissants, nos chercheurs méconnus porteront sur l'écu notre vieille devise toujours jeune : « Les suffisances matamoresques appellent la finale crevaison grenouillère. »


Les mauvais médecins
Expedier Z
Rien reçu
dans le ventre
Peritonite se declare
J. Ensor 95

LE SALON DES ÉCRIVAINS-PEINTRES (1)

Enfin, nos critiques d'art veulent réaliser....

A nous, les peintres, la belle revanche.

Oh ! les bafouillages amusants de nos Erostrates de la plume en mal de brosse ! Turlututu, allons y gaîment. Il faut bien s'amuser un brin, mais nos pontifes, bonzes et grands lamas autoritaires et prétentieux ne seront pas contents.

J'attends d'atroces vengeances de lèche-plumes exaspérés : maussaderies rancunières, mises à l'index, vieilles dents, passe-droits, excommunications majeures et mineures, et toutes les vilaines suites d'un conflit, même momentané, entre gens de plume et de pinceau.

Soyons vaillant en toute chose, et les platitudes intéressées de quelques courbe-échine de la peinture me laisseront indifférent ; mais l'inexpérience appliquée de nos bourreaux intellectuels dépasse les limites connues. Sauront-ils jamais symphoniser leurs cris aigus de coucous en gésine ? L'expérience, cette fois, est concluante.

Egratignons sensiblement l'épiderme délicat de nos

(1) Avril-Mai 1908. Salon où les critiques d'art exposèrent leurs œuvres aux critiques des peintres.

pâles vomisseurs de comptes-rendus, mais la noble plume de ces messieurs s'enlise ici en de lourdes pâtes généralement malpropres. Où trouver quelques belles éclaboussures profondes et noires d'encre sympathique, quelques grandes lignes cursives fusant en éclats constellés d'une plume intelligente ? Non : partout, lourdeur, horreur monotone et d'informes constellations expectorées par des plumitifs borgnes déchirent partout la vue.

Oh ! Ce souci enfantin de caler toutes choses étroitement ! Ce dédain absolu pour la nature morte ! Le paysage sans air est dominant ; aussi les vues de Phnosie et du pays de Mesquinie, où des verts démesurés semblent vus dans l'œil d'une vache. Vraiment, il faut bien le reconnaître, les culbutes et reculbutes de nos tortionnaires au chef picturalement étriqué désopilent les rates les plus réfractaires.

Oui, notre gros phraseur sympathique récalcitrant, Camille Lemonnier, s'attarde à mimer les plus considérés des suiveurs de « Vie et lumière ». Les peintres de ce cercle, séquelle irisée, s'abîment vraiment dans un marais de décomposition. Oh ! le baclage intempestif de nos arrivistes multicolores, gogorigos au bec d'azur, aux serres de rapaces, saluant de cris aigus le triomphe de la décomposition, et nos peintres à succès pourront tranquillement inscrire sur leur écu : « Lumière dessous, lumière dessus, lumière partout... »

Hélas ! trois fois hélas !!! Depuis Boulenger, Dubois,

Artan, Monsieur Lemonnier n'a plus découvert un peintre.

Admirons avant tout les personnalités libérées d'influence et les vrais chercheurs, mais l'art des précurseurs est généralement amer et violent, parfois revêche ; il faut le gober en purgatif violent.

Toujours, et c'est de règle, les produits sucrés des Fagerollés seront appréciés par le gros public suiveur moutonnier.

Malheur aux novateurs, ennemis de Sainte Routine !

Ils subiront éternellement les dédains des esprits calés et ventrus, le dépit des lanceurs d'artistes et des protecteurs désorientés. Les bâvures huîtreuses des scaphandriers désossés, l'indifférence des amateurs séduits par les manières faciles de nos pasticheurs pirouettants.

Les peintures de Monsieur Camille Lemonnier reflètent les décompositions avancées ; il faut être juste, cependant et signaler certaines études moins obtuses mais d'aspect lunettiforme.

Les réussites trop cherchées de Monsieur Fierens-Gevaert éveillent spécialement l'attention. Surveillons de très près l'épanouissement de ce tempérament gonflé d'idéal. Ses ébats artistiques de jongleur preste, rompu aux pires difficultés, exaspèrent maint partisan des écoles naturalistes, ceux de la vraie école flamande surtout. Louons sans réserve ses compositions hardies, son Guignol décoré par Sneyers surtout. En habile

compère, Monsieur Fierens-Gevaert nous montrera, sans doute, un Guignol plus important décoré par les adeptes de la renaissance artistique. Pourrons-nous savourer au théâtre ou au Kursaal d'Ostende les guignolades si réussies des artistes de l'art nouveau enguignolés et contents ? Monsieur Fierens-Gevaert veut lancer aux quatre vents de l'esprit les négations picturales, architecturales et officielles de « l'Art nouveau du XX siècle » et glorifier le génie inventif et destructif du Belge. Tâche ingrate, rude besogne, écrasant fardeau, cuisine dangereuse, mais savante, de fricassier visionnaire et génial ou de bonne à tout faire.

Et maintenant, tirons le rideau et dissimulons l'éclosion du grand art régénéré. Et en avant la musique pour le grand art imaginé et pondu par Fierens, dit le tombeur du réalisme.

Max Elskamp, ouvrier attentif et discret, polit et repolit sans cesse ses bois, avec amour, en souricier furtif et menu.

Dumont-Wilden nous promène en des milieux contournés : paysages maritimes, tristes, informes, louches, pommadés, lissés, timides, hantés par des oiseaux patibulaires au bec tordu et garancé. Nous préférons son impression de Mars, d'allures plus belliqueuses, mais d'un faire tâtonnant, ânonnant même. J'aime moins la dune, agrémentée d'un toupet herbeux, où mille choses informes se devinent ? hochets singuliers, plumets significatifs, queues de saurets plantés drus,

carapaces de crustacés pince-sans-rire, crottes carrées de baudets rachitiques, petits lapins tambourinants, champignons moustachus, etc.

Robert Sand, comme Madame Danse, sait varier agréablement ses effets de pointe.

Sander Pierron, honnête et consciencieux, garde ses qualités.

La peinture de Maurice des Ombriaux est bien à lui...

Grégoire le Roy aborde résolûment, en touche-à-tout curieux et informé, les genres les plus divers.

Georges Ramaekers demeure inquiet et spontané.

Fernand Séverin, voué aux rochers luxembourgeois, nous fait tomber de surprise en surprise.

Mentionnons spécialement les dessins de notre grand Van Lerberghe.

Il faut citer les œuvres variées et méritoires de MM. Bacha, Angenot, Kufferath, trop musical, Renard, Vierset, Wéry, tous honorablement connus dans les milieux artistiques et littéraires.

M. Octave Maus, toujours bien avisé, nous livre des vues et choses prises à l'étranger. Il faut bien cumuler un peu ! Admirons l'ingéniosité de nos critiques madrés, d'expression française à Bruxelles, d'expression flamande à Paris ; nos écrivains peintres, à l'inverse du caméléon, abandonnent prestement la couleur du milieu. Ils y perdent même, nos bons esthètes, les notions des complémentaires. Il faut louer résolument les évolutions à tous crins de Monsieur Maus, ses roses venimeux, ses

bleus pincés assez délicats, l'enflure énorme de ses verts, ses jaunes irrités, ses rouges prétentieux, gamme variée et riche chantant sur un monde suraigu le triomphe de la libre esthétique. ....

Mais chacun a trouvé son peintre. Camille Lemonnier gobe un luministe belge et les grands morts. Fierens-Gevaert l'art de demain, l'idéal, Guignol et les gosses. Dumont-Wilden, les dames, demoiselles et amateurs bien peignés. Charles Tardieu, les nullités imposantes. Octave Maus, les Français, et son ami Théo Sulzberger, les têtes pressées. Solvay, les légumes indigestes. Hannon, les aquarellistes et aquafortistes légers. Edmond Picard, en ami avisé, sent d'où vient le meilleur vent d'art. Van Zype célèbre les réactionnaires au jus de chique. Joly enjolive et magnifie toutes choses. Emile Verhaeren apprécie l'accent rouge et violent. Khnopff écrit en anglais pour atténuer ses confrères inquiétants.

Ces messieurs ne sortent pas de là, et voilà besogne singulièrement simplifiée. Ne dérangeons guère la quiétude symétrique du critique mijotant dans son jus. Tant pis pour l'artiste, s'il n'est conforme. La non conformité lui vaudra milles claques sournoises. Ces Messieurs ne sauront le classer, s'il dévance trop allègrement son époque, ou, plutôt, l'époque de la brosse polie.....

Auront-ils un beau geste, nos princes et larbins de la critique ? Sauront-ils tolérer quelques lignes de franc langage pittoresque ? Oui, sans doute !

Messieurs les critiques et vous, mes confrères messieurs les peintres, saurez-vous gober paisiblement, en frères ennemis, ma vieille devise toujours jeune ? Et sur ce, je vous tire ma révérence, vous souhaitant bonne brise dans vos hilarants voyages vers les pays de Narquoisie.

Les suffisances matamoresques appelent la finale crevaison grenouillère. Il faut rigoler un brin. Mille excuses.



LE SALON DES MARINISTES

— Ostende 1901 —

Signalons le franc succès du premier salon organisé au Kursaal. Succès obtenu grâce à l'élimination de quelques confitureries bichonnées de nos prêtresses de Flore, répugnants produits d'amateurs de sexe faible, de vieux mercantis décavés, d'apporteurs de vieux neuf bafouillant trente-six bourdes.

Resignalons allègrement les vitupérations glaireuses de certains éliminés, évolueurs sardinéens, marinistes en chambre, enragés brosseurs d'huîtres entrebaillées et de citrons défraîchis ou gobeurs de merlans-volant collodionnés.

Méprisons, les jérémiades de ces tritons essouflés, cancres venimeux à l'âme noire, éternels ratés noyés de fiel. Dénigreurs méduséens clamant à tous les vents d'ineptes revendications, aigres piailleries de coucous en gésine.

Les exposants étaient treize. Peleton sacré glorieusement auréolé et de belle endurance artistique.

Saluons Constantin Meunier, le Puget mélancolique des borains, le maître incontesté des mineurs ankylosés

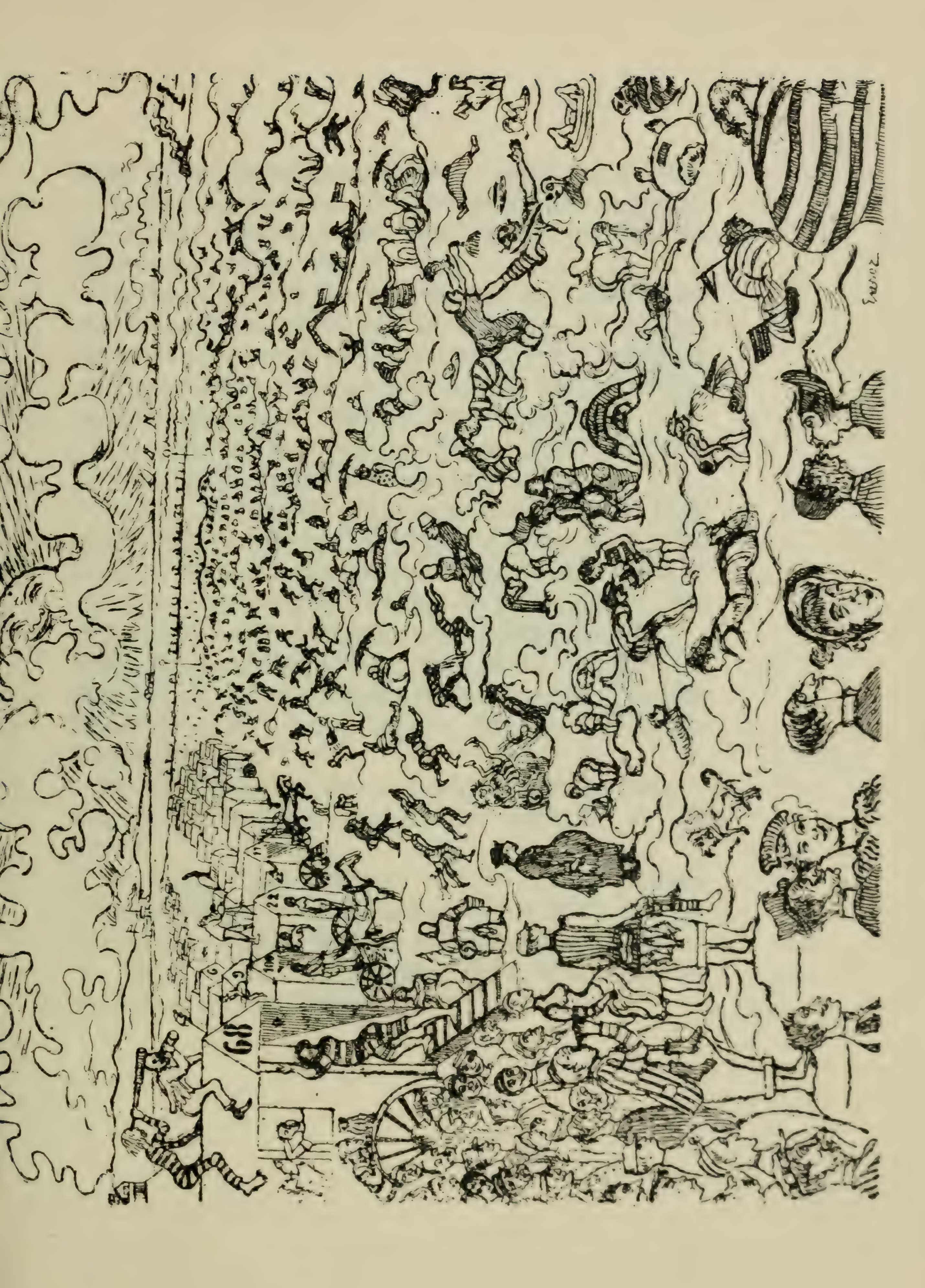
et cracheurs de suie sympathiques. Il faut louer sans restrictions ses grès flammés magnifiant nos marins tatoués, raccornis, aux mufles d'empereurs de la décadence.

De Baertsoen de rutilantes eaux-fortes illuminaient la cimaise : un moulin fantasmagorique âprement silhouetté, des eaux grasses où miroitent de très vieilles maisons. Excellentes eaux-fortes vigoureusement griffées, mordues, creusées, entaillées, égratignées, ébarbées, grattées, crottées, lavées, poncées, remordues, retouchées, retroussées.

A. Marcette, l'un des organisateurs du salon, était représenté par des coques vertes agrémentées de touches décoratives et des coins maritimes d'Ostende où les accents lumineux accrochent cheminées et agrès et piquent de points étincelants jusqu'aux oreilles de nos braves loups de mer. Citons un mystérieux clair de lune, notation discrète enveloppée de lumière.

De Théo Hannon, des vues du vieil Ostende exécutées vers 1880, très fines études où les bleus doux, les gris éteints voisinent spirituellement. Bouquet subtil et délicat, chantant la beauté ingénue du vieil Ostende, aujourd'hui disparu, hélas ! Pauvre vieil Ostende, livré aux déprédations d'architectes boiteux à la vue basse. L'absence de procédés roublards accentue le caractère des œuvres de Hannon et les sympathies inclinent vers lui tout naturellement.

Notre excellent aquarelliste, Maurice Hagemans, le



doux laveur de moutons, nous a montré ses modèles préférés gravissant une dune automnale très originalement lavée d'encre. Admirons sa magnifique plage où peinent des gens de mer.

H. Staquet, l'éminent président de la société royale des aquarellistes belges, caresse volontiers des bonnes femmes émergeant de délicieuses pénombres. Joyaux du salon, ses intérieurs chaudement coloriés font songer aux rutilences ambrées des vieux maîtres flamands.

Les imprécisions voulues de ce maître coloriste captivent étrangement les rétines intelligentes.

Victor Uytterschaut rend merveilleusement le chatoiement de la mer du Nord, lamée d'opales, ou enjolive de main de maître ses ourlets de satin blanc. Ce franc coloriste demeure sans conteste le plus irisé, le plus prismatique, le plus aqueux de nos aquarellistes.

H. Cassiers allume de feux nacrés ses marines délicates émaillées de joliesses tenues et charmeresses. Rendons hommage à ce fluidiste fervent, l'un des princes de l'aquarelle belge.

De A. Lemayeur, des marines robustes bravement enlevées et des quais d'Ostende ensoleillés et vibrants.

De Halle, l'artiste hirsute et volontaire, d'accortes Zélandaises, pataugeant dans les bourbes de Walcheren, des rues humides de Katwijk et des barques échouées à la Panne, œuvres enveloppées d'atmosphère savoureusement embrouillardée.

Permeke croque toujours prestement des bateaux croustillants.

A. Musin représente la marine mouvementée chère à Gudin et Francia. Décidément, nos marinistes aiment polir la mer, mais pourquoi confectionner imperturbablement de singuliers esquifs ficelés de nœuds gordiens ?

Enfin, salon intéressant et varié.

Un résultat significatif ! La bienveillance gouvernementale est acquise aux expositions ostendaises et les principales œuvres du salon des marinistes ornent actuellement notre musée communal. Félicitons Ernest Verlant, l'intelligent et perspicace directeur des Beaux-Arts.

Rendons hommage aux membres de la commission directrice et spécialement à MM. Heuschling, directeur du Kursaal, De Puydt et Daveluy, les dévoués secrétaires.

Félicitons cette fois le bourgmestre Pieters, président d'honneur......

LES FRÈRES STEVENS

Trio habile et repu, de mousquetaires revomis. Dynastie pesante et affligeante. Ex-crême de Cocodès. Sous-officiers astiqués savonnés au Suc Pivert, à la courbe échine. Ont-ils chiffonné les jupons et les soies de l'Impératrice et massacré le grand Manet devant les marquises crispées ! Cette dynastie écœure.

Arthur, promenant son échine escogriffine, surtout me révoltait. Son œil luisant de rat blotti dans un fromage me secouait. Il y avait défiance instinctive et répulsion anormale vaguement carminative. Répugnance justifiée car cet homme avait écorché, écrabouillé, turlupiné, dévoré, assailli, emmarmeladé, détérioré, panné nos beaux peintres. Besogne de sacripant, continuée par Alfred sans la moindre retenue, un échantillon garanti authentique.

L'indiscrétion est permise. Je ne tiens pas à ménager ces démolisseurs à suçoirs, poulpolâtres rampant sur champ de sable, arachnéides moustachus, spadassins soyeux, diplomates à trois dents, teinturiers iodés, boutiquiers formidables, chats bottés, émailleurs de rêves coquelucheux de modistes évaporées.

Au salon d'Ostende, le Roi regardait avec intérêt des

paysans navrés de Laermans. M. Stevens, accourant inquiet, lui dit : « L'auteur de ce tableau est sourd-muet ; il est facheux qu'il ne soit aveugle ; il ne pourrait faire peinture aussi mauvaise. »

Plus loin, même jeu, devant un paysage de Claus. Ici le Roi interrompt par un gros mot bien senti... Là dessus, effondrement momentané du démolisseur.

Jetons un voile épais sur les échantillons d'Arthur...

Quant à Joseph, le moins madré du trio, il a été vendu par ses frères. Devant eux, il reste présentable. Parlons d'Alfred surtout.

Avant de toucher à ce débris national j'ai hésité longtemps et réfléchi plus de sept fois, mais on dit tout bas ce que l'on n'ose dire tout haut, et je l'entends beaucoup dire. M. Stevens a cherché tous les succès, il en a usé et abusé, et sans lassitude s'est repu des plus basses louanges, a flatté la gent la plus vile.

Ses peintures sont banales, son coloris confituresque ; elles n'inspirent aucun sentiment élevé, aucun grand parti-pris. Elles révèlent une médiocrité licencieuse prête à toutes les concessions : demi-qualités, chic, roueries, basses roublardises.

Ses produits plaisent aux boursiers congestionnés, aux Sémites purulents, aux Grilles-d'Egout sur le retour, aux provinciaux moutonniers, aux snobs inconsistants, aux financiers rapaces, aux « pigeons gluants » : boulevardiers, absinthés, couturières....

Sous le masque de l'art flamand, M. Stevens massacre

nos jeunes artistes. Pourquoi lui sacrifier nos meilleurs peintres ? Devant lui, la modération ne tient pas debout et serait presque crime.

Les matoiseries très roublardes de M. Stevens, sa couleur groseillière et pistachue, ses minauderies raffinées, ses peintures luisantes comme table de mastroquet mouillées de paillettes de liqueurs frelatées, les chairs vitreuses de ses fades parisiennes ne sont pas d'un Flamand.

M. Stevens n'a jamais atteint la cheville des peintres : Artan, Dubois, Boulenger, Degroux, écartés, sous son règne, des salons parisiens et galeries princières. Beaux flamands aussi : Leys, Debraekeleer, Smits, Meunier, Mellery, Rops, etc., etc. Saluons ces glorieux et probes artistes !

Hélas ! trois fois hélas ! !!

Pourquoi démolir un vieillard ; nécessité oblige cependant, M. Stevens a-t-il eu quelques beaux mouvements, a-t-il possédé comme son frère l'œil luisant du blaireau à l'affût ? Aujourd'hui l'œil est inexpressif, semblable à huître braquée vers le Zénith.

Les bourdonnements de vesse aigre tournoyant dans une moule terne ne peuvent nous désarmer.

Les critiques de M. Stevens sont hyénales, vampirioques etc. etc. M. Stevens sait lancer raidement un jet pisseux de civette essoufflée.

Actuellement, nous le voyons partout s'abattre de tout son faux poids sur des artistes honnêtes, conscien-

cieux, et se carrer dans ses vieux succès. Ses peintures ont plu aux boursiers fétides, aux banquiers mollets, aux sémites crochus, aux biches empaillées, aux Nanas dégonflées.

C'est plus que parfait.

Que M. Stevens ronge ses lauriers en paix, qu'il se contente de ce qu'il a cherché et trouvé.

Ne pas lui dire ces vérités serait action mauvaise, je le répète largement.

Quand son frère Arthur, non moins hostile aux peintres belges, formait gratteculinesquement les galeries des princes et banquiers richissimes, il oubliait nos beaux artistes flamands, mais jamais ne négligeait d'y glisser les peintures de ses frères.

M. Alfred Stevens, après avoir massacré nos artistes belges en France, promène ses restes en Belgique et, dérision amère, prononce, une larme de lézard dans la moustache, des discours navrants sur leur tombe, attitude grotesque.

Soyez prudent, M. Stevens, ne touchez plus aux jeunes peintres de talent. Ce jeu pourrait mal finir; à leur tour, les attaqués vous attaqueront et fatalement vous resterez sur le carreau. Vos grognements désespérés devant les beaux artistes restent sans échos.

Votre peinture est usée à Paris, elle s'usera rapidement en Belgique.

Le talent de Degroux, Boulenger, Dubois, Artan, etc., etc., vous étouffera, M. Stevens, et rien de vous ne

restera car vous êtes le type accompli de l'artiste mesquin.

Les suffisances matamoresques appelent la finale crevaison grenouillère.



LES AQUARELLES D'AUJOURD'HUI PARODIES, RÉFLEXIONS ET LIGNES CARICATURALES

A mes bons amis de la Société royale belge des aquarellistes.

Depuis cinquante quatre années, des flots d'eau sucrée et autres dégoulinent du royal pinceau de nos maîtres de l'aquarelle.

En bons disciples de saint Médard,nos quarante francs arroseurs déversaient jadis des ondes pures saphyrées de rosée reflétant honnêtement les eaux les plus précieuses de toutes les pierres étincelantes.

Hélas ! trois fois hélas ! ! ! et signe des temps présents, nos braves aquarellant-gouacheurs, affinés par le modernisme, le féminisme, le ganachisme, le gouachisme et autres chismes intolérants, gargouillent parcimonieusement un limon bourbeux tout chargé de matières lourdes et de déchets plâtreux ; cela fleure lubin éventé, bergamote douteuse, huile de sardine rance, pissat de colibris, fiel filandreux de limaces hydrophobes, pleurs

de liserons, larmes de nénufars, sueurs de cancrelats, produits vaguement liquoreux sophistiqués à plaisir.

O ! belles eaux vierges, buveuses inassouvies d'étoiles irisées, de soleil d'or fin, de lunes vermeilles, de comètes bizarres, à queue de vif argent. Qu'êtes-vous devenues ?

Et les dernières lucioles claires, porteuses de lumière, s'abîment tristement dans les marais fangeux. Oui, nos watermen ont trouvé leur Waterloo définitif.

M. Khnopff surtout s'étiole et meurt. De lui une allégorie indéchiffrable, un Orphée, plaisamment travesti en matrone gargamellée, bouffie à crever, domine une Diane « d'Efesses » aux charmes enténébrés par un voile d'escamoteur.

Oh ! stupéfaction! la poitrine de la déesse chastement lunatique est toute mamelonnée d'œufs semblant d'autruche de Casoar ou d'Aptérix. Faut-il deviner là un hommage discret à M. Poullet ?

A dextre, une nudité plutôt britannique, la bouche en cœur, semble envoyer d'ardents bécots à la volée, tout en jouant de la prunelle. L'allégorie symbolise les tiraillements d'Orphée entre l'art asiatique ou paisible et l'œuf grec ou héroïque. L'œuf grec dit : Quisquis, coin, couin, couac, coui, et couic couac. Orphée répond avec un soupir d'anicroche : do ré do, ré mi ré, mi fa sol, fa ré do, hane, crabel, hane, mine, neuse. L'art asiatique réplique : shiva, brama, embrachmoa, vichnou après fichenous, lappé.

En dépit d'Orphée, la composition n'est guère sym-

phonique. Les appas maniérés et crémeux, les raideurs anticharmoniques du trio disgracieux malmènent sensiblement les nerfs sensibles.

Entre l'art des deux dondons, le bon Orphée, le bon Orphée y va de sa petite chanson sur l'air des cornichons, laridondaine, laridondon.

Maître Khnopff, il faut le reconnaître, est plus heureux parfois. Une vive admiration pour le grand peintre Eugène Smits nous a souvent rapprochés. Sentiment respectable partagé par MM. Paul Lambotte, Béco, Célestin Demblon, le cardinal Mercier et quelques palmés empourprés de l'Académie de Belgique, académie dénommée maintenant, injustement sans doute, repaire d'iconoclastes et de mamamouchis décrétés, décrétant des mesures vexatoires.

Avec les grands maîtres passés experts en couardises,



maître Khnopff rechante et d'abord l'observation respectueuse et sensible de la nature, le mépris de toute virtuosité même inventive et de toute fantaisie créatrice.

Cependant....

A l'exemple de Rodin, l'amputeur incorrigible, Khnopff décrâne plus que jamais les cervelets assurément peu fournis de quelques pintades entachées de vague morosité. Belles huîtres surmoulées. Poupées mornes aux lèvres sanguinolentes. Mijaurées de Frise aux abatis cartonneux. Beautés de carnation batracienne à l'œil gazellé, langoureusement polissonné.

En mamamouchi convaincu, M. Khnopff persiffle éperdument certains confrères soupçonnés d'exagération fantaisiste, de virtuosité malicieuse, d'irrespect devant la nature. Alors, M. Khnopff devrait prêcher d'exemple et refréner ses besoins fantaisistes, mais il entend maintenir hermétiquement les profils pudestiques amplement machoirdés et les faces décrânées enduites de nauséïne.

De même, les cadres torturés, biscornus, hérissés de trognons de choux-cabus, contrebassés de nerfs d'iroquois, glandés-frangés de fanfreluches, pigeonpigeonnés, contournés de tessons coupants, polycarpés d'arêtes piquantes, poudrés-chattemités, perlimpimpinés de zinzoline. Licornés de malfaison, émaillés de vieille monnaie de singe lustrée de mille bourdes théâtrales, cousus du fil gris de vieux jaloux pistonnés.

Certes, je tiens à le dire en un ballet mimé, le divin

Wagner fit bien moins de chichi quand, marchant sur les mains et puis cabriolant, il amusa longtemps l'excellent Kufferath. Aujourd'hui Kufferath un peu désenkhnopffé mais tout parsifalé, se laisse taquiner par spectres rosés et phalènes bleutés. Mais je n'aime guère les expositions à la frère Oignon, les plumes de l'ange Gabriel, les œufs mamelonnés de la Diane d'Éphèse, l'auriculaire de Vilain XIV. La bourse de Saint Frusquin. Les moustaches de sainte Barbe. Le nez retroussé de Cléopâtre, son aspic, ses retroussis. Les pifs très aquilins de Néron, Nepomucène, Nestor, Phryné, Anésiphore de Nasicus, artificier du grand Louis.

Oui, je le répète, les mouchetteries des aînés, puinés et autres bien nés, et les molles suavités des pimbèches altières aux chicots de brochet embouchés de framboisie, totalement m'indiffèrent.

Et picturalement parlant.

Les effigies vénuséennes présentées par M. Khnopff célèbrent dignement l'Éternel féminin, milieu méduséen, reptiléen, panthéré, crevetté, anguillé, où carpillons et lapines s'enchevêtrent à la queue leu leu.

Décor visqueux ou rampent des bêtes mauvaises. Tour à tour gouailleur, charmant, censeur, revêche, M. Khnopff se dérobe à l'analyse. Allures un tantinet matamoresque. Diplomatie aigrelette indisposant, dit-on, les confrères massés à fins coups d'escarpins, sérieusement morigénés ou calembourisés de fines égratignures.

Sectionneur platonique d'occiput de mannequins

vermoulus, grisailleur tenace surgavé de banalités spleenétiques. Retardataire Jocondé, extra-suranné, M. Khnopff demeure avant tout chantre incontesté des sphingés énigmatiques aux dessous insondables fleurant le mystère.

Les féminités animalées incitent à contempler l'œil pers et vert de nos bonnes amies les syrènes, mais une conque indiscrète par la mer rejetée rendait à l'infinie les glouglous cristallins d'un long jet de rosée réflétant la topaze.

M. Fabry, champion du grand art, deuxième mamamouchi parfait, idéaliste et noble caractère, sombre dans un académisme foncièrement trivial.

Mon ami Delaunois chante l'air du monastère et se complaît chez les Riches-Claires, les Récollets, les Capucins, surtout les moines et les chanoines, les Bernardins, les Franciscains, les gros curés et les Carmes déchaussés. Oh ! la belle course au clocher ! et quand sonnent les matines, il portraiture les béguines.

Breitner-Reekelbus-Bauer.

Entre nègre blanc de Breitner et chamelier noir de Bauer, Reckelbus semble bien gris.

Jacob Smits spécialise les nuages bas, lourds. Ce beau peintre malmène surtout les crucifiés, livides, purulents, barbouillés, pochés, triturés, bouilliquescents, malaxés, tripotés, fustigés, cinglés, dévergés, tripatouillés à la Dodine, frictionnés, calamistrés. De lui également des vaches laminées, des veaux de mars très amusants et des rustaudes écarlates comme troupier anglais godail-

lant à Noël. Encore du maître coloriste des choux-blancs cuisinés par cordon bleu civetté de frais.

Hannon et Lynen, troisième et quatrième mamamouchis, esprits souvent subtils, mais peintres parfois lourds.

Cassiers plus Cassiers que jamais.

Hanicotte brillant par son absence.

Hageman ne lâche plus les juifs. Chef d'équipage juif, femme juive, douche juive, juif dessous, juif dessus, juif partout.

Richard Baseleer à l'Escaut infidèle nous fait voir, oh ! merveille, des eaux grises à Venise.

Saluons timidement les seigneurs de Présalés, Hagemans et Marcette, deux laveurs de blancs moutons. Marcette surtout, travesti en Borée dégonflé ou souffleur éperdu,tout barbouillé d'écume, agite follement des lames illusoires aux crêtes démesurées provoquant parfois des coups de mer très amusants, grosse tempête dans un verre d'eau !

Uytterschaut demeure cependant le plus aqueux de nos aquarellistes. Oleffe, hydrophile convaincu, sait liquéfier savoureusement de charmantes petites femmes. Je n'oserais conter fleurette aux vachères boxeuses de Carpentier et les vaches de Bartlett ont l'air bête étalées sur l'herbette.

Le bibi chéri de nos critiques, Emiel Claus, cinquième et important mamamouchi, remontre un paysage officiel où rouges roublardisants, jaunes gouvernementaux,

verts arrivistes, bleus juridiques, roses impersonnels hurlent plus faux que jamais.

Les duretés de Titz accentuent les mollesses de Demol et de Pecquereau.

Emile Hoeterinckx arrose convenablement de fines gouttelettes prosaïques son Parc aux Nymphes ou légumier. Vague jardin de délices où des nymphes amplement cuisseautées poireauttent consciencieusement.

Les maroquineries culottées ou fantasias échevelées de Romberg, où marocains-arabes pétrés et empétrés, Berbères, Bédouins, surtout Tripolitains sont nettoyés à souhait et culbutés sans merci, à la façon de Barbarie, par les amis de Marinetti. Pour garantir la vraisemblance, M. Romberg pourrait consulter avec fruit le grand maître futuriste très expert en ce genre de festivité. Mais le «Berceau» de M. Dierckx respire une tranquillité vagissante.



M. Michel expose les merveilles de l'Oisonnie ou les avatars de quelques palmipèdes sympathiques descendant gravement à pas comptés des sommets capitolins vers la mare aux grenouilles. Les suffisances matamoresques appellent la finale crevaison grenouillère.

Van der Way poncif, dur, pierreux, hérissé de cailloux, mais pavé de bonnes intentions; de Geudens, le Malinois, une réunion de patrons épiciers stérilisés commentant la baisse de la rente belge, le soulèvement des pouilleux Désir et Rissolé devant la cherté de la vie et la restauration des halles malinoises.

Charlet et Bartlett, fromagers inassouvis, explorent les grasses plaines des pays-Bas, d'Edam à Présent.

Madame Montalba, presque bien. Art trop joli, déparé par des relents de vieux chiqués, Mme Gilsoul-Hoppe donne aux fleurs un accent mâle.

M. Jefferys un accent aigu. MM. Pinot et Smeers, un accent flou. Mellery charbonneux et gavé de scories abuse de l'accent grave et patauge dans la suie, « charbonnier est maître chez lui ». Il faut admirer en ce temps d'arlequinisme outré le styliste convaincu implacablement voué au noir de vigne et de fumée. Luigini et Latouche, vieux jus romantique, braisé et rococo. Enfin, pour la bonne bouche, les expectorations aqueuses de Lemmen, sixième et dernier mamamouchi esquissant agréablement une ribambelle de gosses blafards et blondasses fortement oxigénés.

Un gros vœux pour finir !

Que j'aimerais voir quelques respectabilités futuristes, cubistes, orphistes, gargouillistes, pirouettistes, ensoristes, césannistes, anti-scrupulistes, cernistes-découpistes, querellistes, éphémèristes, arrivistes par dessus les jambistes, girouettistes, ilotistes, étaler leur folle ivresse parmi les belles sagesses de nos quarante peintres à l'eau.

LE PRIX DE ROME.

Depuis trois ans les contorsions épileptiques de M. D. s'exaspèrent : culbutes triboulinesques sans nom, prurit de Turlupin exaspéré, agonie bavocheuse et rancunière, bagarres fielleuses, foudres de zinc, épistoles de mauvais aloi, etc. etc.

Le Prix de Rome ajoute un complément singulier à ce vacarme superficiel. Depuis, le tapage a dépassé les limites connues. A grands coups de casserole, M. D. a brûlé ses vaisseaux, sa phalange fracassante croit tracer dans la lavasse symbolique un sillage immaculé. M. D. s'y mire en Narcisse ambré éjaculant la violente céruse ennemie du colon, le vert de zinc, l'ambroisie au soufre, la gelée de momie scatologiquement bistrée, la sienne brûlée, le bleu minéral, les antinomies rebelles, le stil de grain jaune et autres casse-rétines des plus violents.

Composé bizarre, M. D. semble plutôt joaillier clinquant ou orfèvre creux ; la moindre chiquenaude le fait résonner comme une cloche fêlée. A l'inverse du chat, M. D. retombe sur le crâne ; ses culbutes témoignent surtout une grande souplesse, et nous voyons sans étonnement le peintre de « *la Terre* » et de « *l'Accouchée* »

baiser la robe des vierges botticelliennes, s'attacher à la queue des mages ou se creuser le cervelet pour en tirer, à l'instar de Jupin, quelque Minerve en fer raillée, portant sur l'égide, non l'oiseau de la sagesse, mais la pie jacassant follement, éprise de clinquant.

Certes, les plaisants symbolistes se gorgeant de fiente botticellienne, ce n'est pas à M. D. que l'on pourrait reprocher cet esprit de suite. C'est de Bertholet Flemalle qu'il s'inspire ; son concours de Rome le prouve évidemment. Personnages boursoufflés, négation absolue de coloris, manque complet de qualités flamandes, etc., etc.

Disons-le en peu de mots : la banalité suinte de sa composition; du Christ gonflé aux larges pieds plats; des prêtres blindés, enclumeux, grinçants comme scie ébréchée ; des juifs au jus de chique ; des enfants à bédaine matronesque. Population métallique; vraie mine de zinc. Le coloris ne surpasse pas celui de M. van P., classé second. Ce drôlatique concurrent détient le record du jaune safran et Isabelle et surpasse M. D. dans la confection des christs de bas étage, bons à déshonorer un calvaire de village.

M. J. leur est hautement supérieur : c'est le troisième. Les qualités de coloriste manqueront toujours à M. D. M. Gogo, comme son nom l'indique, est naïf — et intéressant.

A remarquer parmi les envois une composition peu académique, aux figures enlevées sur fond très clair. Pour en revenir à M. D., son cas est exceptionnel.

Le bienveillant éclectisme philosohique s'efface devant lui.

Il appelle les roides vérités.

M. D., portant sur son écu une vesse d'azur sur champ d'asperges, nous laisse indifférents.

Mais ses gigotements et danses systématiques et ses récentes pétarades de pur fiel idéaliste lancées intempestivement à la figure de nos beaux peintres, c'est une grosse affaire; les suffisances matamoresques appellent la finale crevaison grenouillère.

M. D. goûtera peu cette appréciation, bien qu'elle soit sincère et spontanée. Elle est d'ailleurs sans appel.

N'agaçons pas trop M. D.

L'agitation stérile aiguise les mauvais sentiments.



UNE RÉACTION ARTISTIQUE AU PAYS DE NARQUOISIE.

Une morasse opaque englue quelques flandrophyles ou dérouledéens exaspérés. Peintres nationalistes pirouettant follement à la brise-quille. Réactionnaires combatifs irisés, désirisés ou jaunissants. Petite séquelle éperdue activée par sémites crochu-crasseux ou mécènes désordonnés bisquant, depuis les Vingt, en écrevisse affolée tournoyant dans une soupière : jolies faces pâles. Impuissants vomisseurs de pointes glacées. Enragés philistins vertement machoirdés. Pantins gouailleurs sacrispanés. Vieux exagérants adjectivés. Masques de toute couleur.

Au risque de patauger dans la bourbe remuée par de soyeux conspirateurs échaudés et bouillants, vagues artificiers incongrus, gratte-pétards déroutés, culbutés jambes par dessus tête par explosif tonitruant, il me plaît de reconstater allègrement l'indulgence touchante de ces éternels lions rampant devant les « peintres arrivés évoluant vers le neuf » en croque-marrons fieffés ; jolis saluts respectueux de prudents vessards borborygmés s'éclipsant à l'adresse des peintres arrivés.

Pétarades fiéleuses destinées aux vrais chercheurs. Viles détonations contre révolutionnaires célébrant le triomphe suraigu des archi-pondérés. Évolutionnaires prudents devenus parfaits négociants et sages évolueurs. Pour récolter le bénéfice de ces « sages évolutions » il faut savoir s'arrêter à temps, ne pas trop chercher, connaître son point faible, agréable besogne, très faisandée, de manœuvre routinier ou gobe-sous sevré : ces pirouettes magistrales des scorpions tarentulés écœurent.

Où retrouver les Vingt et leur programme généreux ; seraient-ils avantageusement remplacés par certains peintres trop arrivés : limaçons à sonnettes, microbes débandés ; prudents manifestants stérilisés sortant de punaisie. Boutiquiers rapaces. Ex-influencés des Vingt, très disposés à récolter le bon grain semé. Bien semblant définitivement acquis, au prix de vingt années de luttes, plaies et bosses, éreintements choisis, saignées et horions consécutifs.

Braves gens du marais, trop gargouilleusement vous aspergez les vrais artistes. La lumière symétriquement absorbe vos partisans désarticulés. Étranges reconstructeurs biscornus. Sottisiers tumultueux. Influents sémites, horlophernés divaguant. A la chaudière, à la chaudière, les sottisiers sans foi ni loi !

Une exposition doctrinaire a mis en branle une légion Méduséenne de podagres et podagresses caressant le vague espoir d'écouler de louches produits. Acharnement de vieilles buses ou chouettes endolories, désorien-

tées par une éclipse. Protestataires vaporeux, masquant un astre, asticots maculant fleurs. Contemplons en perspective scabreuse et caricaturalement les minauderies coutumières aux défenderesses embrasées de fades licheries picturales des vieux apôtres récalcitrants. Singulières muscadines évolutionnaires. Sarigues boxeuses pochées sur plat. Douces confiturières.

Au reste, la pleutrerie de certains devant le croquemitonisme intransigeant dépasse les limites connues. Pauvres Fritos, oiseaux sans pied, à l'aile enduite de glu, dansant lourdement au son d'une musique barbare.

Le peintre coloriste ne doit pas écrire, clament très prudemment de bons censeurs chiquenaudés, bredouillant correctement les inepties les plus opaques. Saluez, Eugène Delacroix, Rubens, Reinolds, Rops, Robie, Henri Regnauld, de Lairesse, Fromentin, Levêque, Lemmen, De Groux, Dujardin, Delville, Hannon, etc. !

Vive le peintre ignorant et surnaïf ! Saluez encore, Rubens, Vinci, Michel-Ange, Ingres et vous aussi brave Bosch, tenté par tous les diables, et vous Goya, le grand inquiet, et vous Turner, l'étincelant, et Callot, et Rosa, les spirituels égratigneurs, et Cellini, l'enragé dagueur et vous surtout méprisant Patinier, saluez, saluez !!!

Vive le paysan en art, clament de bons plume-oison et, de fait, depuis les récentes énergies boers (1900-1901), l'éclosion du paysan navré, largement culotté, est à l'ordre du moment. C'est de l'art flamand et aussi les

angelets rosâtres, bouffis, légèrement difformes et voués aux effervescences diurétiques.

Une incompréhensible défense d'œuvres et de choses ternes est de saison. La peinture fraîche et crue (pauvre Rubens !)effraie nos vieux esthètes craquelés. Pitoyable jugement ! Bourdes atroces ! Vous sublimez à tous crins le culottisme en peinture, vilains mécènes corrosifs. Plumitifs borgnes à l'œil de merlan écartelé, grands hurleurs reculbutés à la façon de Barbarie.

Ex-défenseurs de peintures saucées, bistrées, iodées, brunies, embrunies, garancées, roussies, colodionnées, terre-de-siennées, ombrées, bitumées, jus-de-chiquées, momifiées, goudronnées, huilées, essencées, réglissées, crotisées, sardinées, fricadelées, seringuées, enfientées, saurées, dégueulées, confiturées, rouillées, braisées, fricassées, savourons vos grosses inepties sur l'art flamand régénéré !

L'art flamand depuis Breughel, Bosch, Rubens et Jordaens est mort, bien mort.

L'art flamand ou plutôt belge est composé depuis 1830 de reflets et d'ombres. Nos grands peintres belges descendent de l'étranger, il faut bien le reconnaître.

Descendants de Courbet : Louis Dubois, Boulenger, Alfred Verhaeren, Baron, Bouvier et tous les paysagistes belges, sans excepter les très récents, Gilsoul, Courtens, etc.

Descendants de David, peintre révolutionnaire : Navez, De Keyser, Wappers, de Biefve, Wiertz même,

admirateur de Rubens mais peintre académique et très piètre coloriste.

Successeur sympathique de Véronèse et Titien: Eugène Smits.

Pur reflet de Delaroche : Louis Gallait.

Descendants de Manet : Les impressionnistes belges et flamands, petits et grands.

Émule de Signac : Théo Van Rysselberghe.

Héritier de Bastin Lepage, Burne Jones, Holbein et Kate Greeneway : Fernand Khnopff.

Sorte de Watteau courbetisé : Alfred Stevens.

Descendant de Pieter de Hoogh, peintre hollandais : Henri de Braeckeleer.

Ainsi pour l'école belge entière sans pouvoir rien excepter.

Seul, Eugène Delacroix, le plus rubenéen des peintres français, n'a pas eu de reflet belge.

Indice significatif !

Le flamand n'est plus coloriste. L'art flamand n'est plus : il est mort, bien mort, il est impossible qu'il ne soit pas mort. Pourquoi, ridicule acharnement, ressusciter ce grand cadavre exsangue. Simple question de déplacement, honteuse spéculation de grippe succès, fantaisie huîtreuse de pêcheur en eau vague, car, je le répète, l'on ne distingue à l'œil nu les ténues nuances flamandes différenciant nos artistes, et citons : Claus, Stevens, Verhaeren, Dubois, Baertsoen, Gallait, Mellery, Wappers, Portaels ou Courtens, Khnopff, Laermans,

Frédéric, Artan, Van Rysselberghe, Gilsoul, Claeys, De Keyser. Que de méprises, de classements maladroits, de fausses appréciations concernant ces peintres. Les appellations à faux de peintre flamand et non flamand sont perfidement lancées par les déclassés de la critique, agréable étiquette patriotique appliquée à certains artistes, bon négociants, bien sages, par des plumitifs hors de saison, visionnaires étriqués, vieilles moules ou provinciaux snobolâtres. Gros pavé d'ours souvent mal digéré par autruchon trop goulu, aussi arme facile pour nuire aux artistes indépendants ; se rebiffant devant les maréchaux marécageux ou caméléons indécrottables issus des vieux marais de Groeningue.

Écrasé sous la botte des soudards de Leys, maculé sous le sabot des vaches de Verwée, l'art flamand s'étiole et meurt.

Ne remuons plus ce grand cadavre flamand. Aujourd'hui mannequin creux, décoloré, animé par quelques criquets agressifs. Flandrophyliseurs intempestifs, désorienteurs déclassés délirants, vos excitations intéressées de siffleurs déclaqués restent sans écho.

L'art moderne n'a plus de frontières.

A bas les rembrunis acariâtres. Fromagers égoïstes et sirupeux. Alarmistes frontiérisés. Charcutiers de Jérusalem. Moutons de Panurge. Architectes frigides et mélassiers, etc.

Vive l'Art libre, libre, libre !...

TROIS SEMAINES A L'ACADÉMIE

Monologue à tiroirs

La scène est dans la classe de peinture.

Personnages :

Trois Professeurs.
Le Directeur de l'Académie.
Un surveillant.
Personnage muet :
Un futur membre des XX.

Nota : La vérité des menus propos qui suivent est garantie.

1e SEMAINE : M. le professeur Pielsticker.

Vous êtes coloriste Monsieur, mais sur 100 peintres il y a 90 coloristes.

Le flamand perce toujours chez vous, malgré tout. Je trouve les artistes français très forts ; dans une exposi-

tion on les distingue de suite de leurs voisins ; ils sont très forts en composition.

Il ne faut pas croire que le professeur abîme l'étude en la corrigeant ; quand j'avais votre âge je le croyais aussi, maintenant je vois bien que le professeur avait raison.

Vous n'avancez pas ! ça n'est pas modelé ! (montrant l'étude d'un autre élève) : En voici un qui va bien ! malheureusement il est trop paresseux.

Vous cherchez déjà l'air ambiant au lieu d'attendre que vous soyiez assez fort en dessin ; songez que vous avez encore deux classes d'antiques à faire ! après cela vous aurez bien le temps de vous occuper d'air ambiant, de couleur et de tout le reste.

Vous ne voulez pas apprendre ; peindre comme cela c'est de la folie et de la méchanceté.

Je suis *forcé* de vous complimenter sur votre dessin ; mais pourquoi faites vous des dessins contre l'Académie ?

2e SEMAINE : M. le professeur Slimmevogel.

Vous avez fait votre fond au lieu de faire la figure ; ça n'est pas difficile de faire un fond.

Vous faites le contraire de ce qu'on vous dit. Au lieu de commencer par vos vigueurs, vous commencez par les clairs. Comment pouvez-vous juger votre ensemble. Il faut faire vos vigueurs avec du noir de vigne et de la terre de sienne brûlée.

Je ne sais pas ce qu'il y a dans l'air ici ; jamais je n'ai vu

la classe de peinture comme cette année. Je serais honteux si un étranger entrait ici.

Je ne vois riens là-dedans. Il y a de la couleur, mais ça ne suffit pas. Ça manque de vigueur. Vous empâtez trop. Vous avez l'air de bien chercher cependant. Vous avez assez cherché maintenant.

Est-ce M. Pielsticker qui a corrigé votre étude ? Ce n'est pas sa semaine pourtant. C'est embêtant ça !

3e SEMAINE : M. le professeur M. Van Mollekot.

Qu'est ce que c'est que ça ! C'est beaucoup trop brun, vous savez ! Est-ce Slimmevogel qui vous a corrigé ?

C'était si bien commencé. Vous dessinez si bien ; mais vous abîmez tout ce que vous faites.

Croyez-moi, c'est dans votre intérêt que je vous le dis. Mettez votre étude à côté du modèle. Vous avez peur de peindre.

Il faut peindre avec des brosses plates, en pleine pâte, mais il faut faire attention de ne pas blaireauter. Vous n'empâtez pas assez. Je sais bien que vous savez le faire, mais il faudrait le montrer aux autres.

Vous faites du paysage ? C'est de la farce le paysage !

Monsieur le Directeur.

Vous dessinez en peignant, mauvais ! mauvais ! vous allez vous noyer.

C'est le sentiment qui vous perd, vous n'êtes pas le seul.

La semaine passée vous avez fait un bon dessin, maintenant c'est encore une fois la même chose ; vous avez mal à l'œil peut-être ? Un sculpteur serait bien embarrassé s'il devait faire quelque chose d'après votre dessin.

Est-ce M. Slimmevogel qui a retouché ça ?

Le surveillant.

M. le Directeur et M. Pielsticker sont très fachés contre vous à cause de votre concours d'esquisse peinte. Si vous voulez me promettre de changer de matière, j'en parlerai à M. le Directeur et vous pourrez entrer à la classe de nature.

Moralité. — L'élève quitte l'Académie et se fait Vingtiste.

Moralité ultérieure. — On refuse ses toiles au salon.

AU MUSÉE MODERNE [1]

Félicitons MM. Wauters et Cardon, un succès sans précédent a couronné leur initiative.

Au musée moderne un remaniement sérieux s'impose.

Dans cette boite à myopes signalée comme repaire d'iconoclastes, les placeurs extravageants entassaient minutieusement les œuvres les plus disparates. Règne du bon plaisir. Débordement géométrique de paysages oseilllés. Sarabande saugrenue de personnages frigides. Aspect désordonné ou étriqué. Placement singulièrement banal. Déplacements clandestins. Lacune de ci. Pléthore de là. « Favorisons ou sacrifions ». Belle devise des ex-placeurs mélassiers et débridés.

Un remède s'il vous plaît ?

Les œuvres d'artistes des mêmes écoles devraient être rassemblées.

Il y aurait une salle par période décennale. Exemple :

1820. — Paelinck, Odevaere, Ducq, Mol, François, Duvivier, Van Huffel, Faber, Cels, Cogels, Du Corron, Van Assche, Herreyns, Van Brée, Lens, Ommeganck, etc., etc.

1830. — Wappers, Navez, Mathieu, H. Dillens, Marinus, Philippe, Van Brée, Verboeckhoven, Schaep-

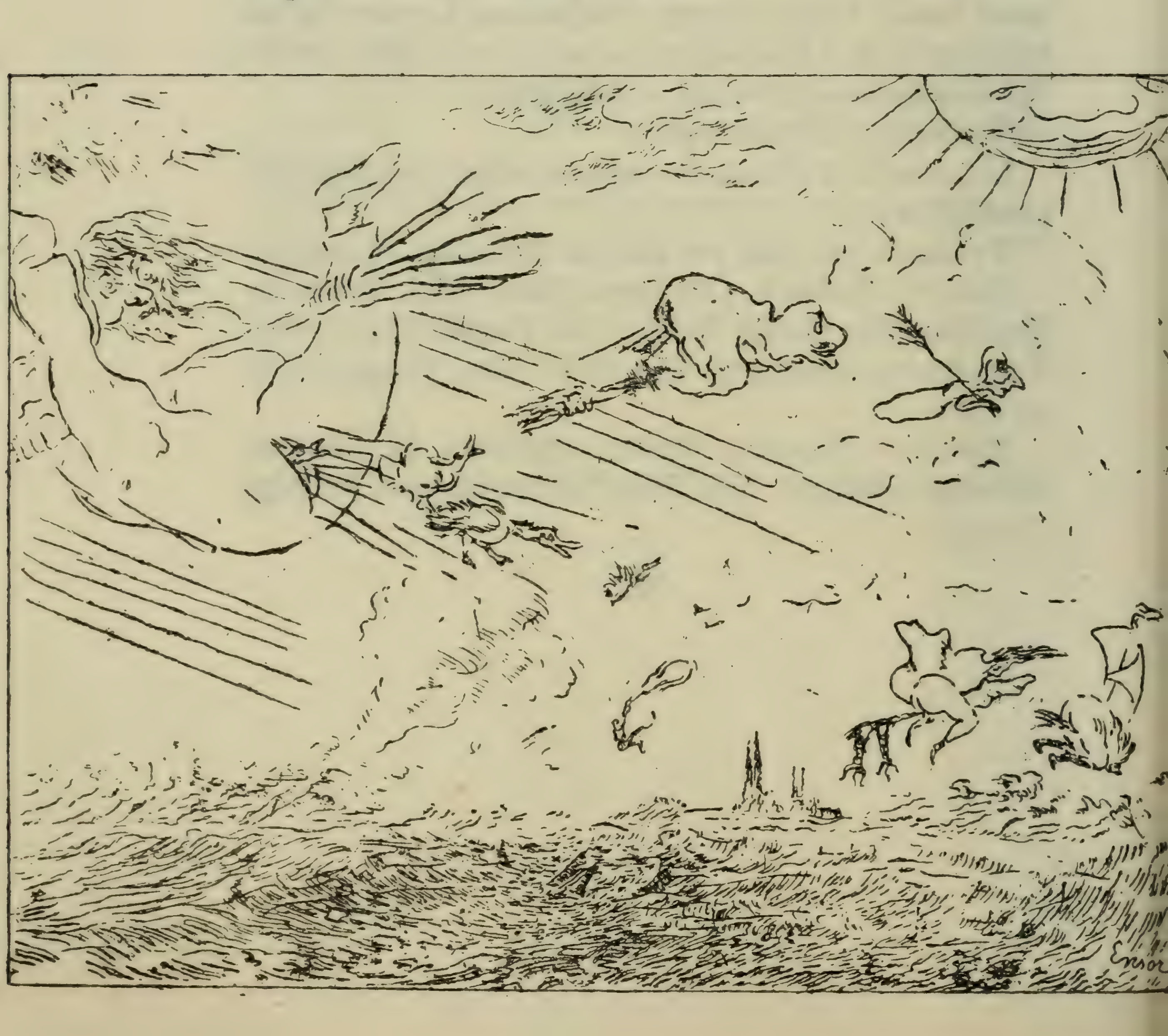
(1) 1896.

kens, De Jonghe, Delvaux, Mlle Fanny Corr, Wiertz, etc., etc.

1840. — Gallait, De Keyser, De Biefve, De Caisne, Sligeneyer, De Block, Dyckmans, Francia, Lehon, Musin, Somers, Génisson, Madou, Leys, Lies, etc., etc.

1850. — Fourmois, Robert, Robbe, Kindermans, Quinaux, Robie, Willems, Hamman, Stallaert, Verlat, Thomas, Guffens, Van Moer, Mme O'Connell, Swerts, A. Dillens, Van Lérius, Canneel, Hendrickx, Wittekamp, etc., etc.

1860. — Portaels, Stevens, Smits, De Winne, De la Charlerie, Lambrichs, De Groux, Dubois, Artan, Boulenger, Verwée, Clays, Stobbaerts, Van Camp, Rops, H. Debraekeleer, etc. etc.



1870. — Wauters, Hermans, Hannon, De la Hoese, Terlinden, De Jonghe, Speeckaert, Heymans, Baron, Rosseels, Goethaels, M[lle] Beernaert, Hennebicq, Van Hammée, Agneessens, Coppieters, Verhaeren, Asselbergs, De Vriendt, Marie Collart, Le Mayeur, Louise, Héger, Hagemans, Toussaint, etc., etc.

1880. — Meunier, Mellery, Verheyden, Sacré, De Lalaing, Frédéric, De Greef, Marcette, Khopff, Pantazis, Lynen, Claus, Courtens, Verstraeten, Vogels, Toorop, Gilsoul, Baertsoen, Delsaux, Dierickx, etc., etc.

1890. — Les impressionnistes.

1900. — H. De Groux, Delville, Fabry, Ottevaere, Ciamberlani, Coppens, Dardenne, Levêque, De Gouve de Nuncques, Honnotiau, Doudelet, Delaunoy, M[lle] Calais, Lemmen, M[lle] Heyermans, Laermans, etc., etc.

Quelques questions mélancoliques.

Pourquoi le musée est-il fermé aux œuvres des maîtres belges de l'école de David ? Citons les fondateurs du Musée de Bruxelles : Paelinck, Odewaere, Bosschaert et le gros Suvée, directeur de l'école de Rome en 1792.

Respectez les écoles éteintes !

Pourquoi certaines toiles disparaissent-elles du musée ? Mentionnons une marine de Francia, etc. etc.

Les disparitions devraient être signalées.

Les artistes de la dernière heure méprisent souverainement les œuvres de leurs prédécesseurs immédiats. La distance rapproche heureusement les écoles. Les

membres de la commission sont désignés pour signaler les abus, pour sauver de l'oubli les artistes remarquables. Grave responsabilité.

MM. Cardon et Wauters inspirent confiance. Ils sauront combler les lacunes et la claire logique guidera désormais les placeurs responsables.



L'AQUARELLE A OSTENDE.

Au Kursaal, ouverture de l'exposition des maîtres de l'aquarelle. (1)

Félicitons l'organisateur, M. Nestor Massart.

Une douzaine d'exposants triés sur le volet.

Citons d'après l'ordre de placement : MM. A. Cassiers, Théodore Hannon, Maurice Hagemans, Victor Uytterschaut, James Ensor, H. Staquet, Eugène Smits, A. Heins, Ed. Roskam, Permeke, A. Bulcke.

Saluons Eugène Smits, le peintre incontesté des élégances vénitiennes et florentines. Probe et grand artiste (saluez-le, monsieur Alfred Stevens !), soyez heureuses Mussidora, Fiorella, aimables princesses de songes, vagues orangères incarnadines au col soyeux de cygne, aux mains ambrées. Blondes filles nacrées de Titien et de Véronèse, Eugène Smits vous ressuscite galamment, auréolées de rayons sympathiques.

Encore Uytterschaut, Cassiers, Staquet, trinité imposante, maîtres de belle allure. Jongleurs prestes rompus aux pires difficultés. Louons sans réserve ces trois rois du Salon, chauds adorateurs des filles brunes de Zélande et des moulins flamands.

(1) Juillet 1899.

Théo Hannon cingle de rubis étincelants des forêts émeraudées. J'admire sa facture sabrée, hâchée, déchiquetée. Théo Hannon reste nerveux, spontané, corrosif. Maurice Hagemans, son antipode, se mire dans les eaux dormantes. Impressions aqueuses et prismatiques. Un délayage de tons limpides rendant à merveille le buée des prairies humectées où les cavales de Broeck balancent mollement leurs croupes d'argent frangées de crins d'or pâle.

A. Heins peint, dessine, burine, aquarellise, pastellise, etc., etc., Son trait cursif, ses tons de mousseline tendre révèlent un coloriste délicat. Certaines œuvrettes de H. Permeke et A. Bulcke, deux Ostendais, sont à citer. Un sculpteur talentueux, Ed. Roskam, expose plusieurs objets d'art appliqué fort curieux: des porte-bouquets élégants, des étains patinés et un bas-relief, « L'Ivresse », d'un mouvement très endiablé.

A OSTENDE (1).

Une série de festivités. Au Kursaal, Mlle Gabrielle Lejeune de l'Opéra, comique de Paris, s'est fait applaudir. Inutile de rappeler ici ses succès de Bruxelles et de Paris, au Théâtre Royal. Une bonne reprise de « Boccace » au Casino. Grand bal d'enfants. Concours de véhicules fleuris. A l'hippodrome Wellington, courses de chevaux. Au vélodrome, courses vélocipédiques et pédestres. Aujourd'hui, longchamp fleuri et concours d'étalages.

La plage est extraordinairement animée. Rencontré le tout Bruxelles élégant et le gros public de Gand, moins élégant, monde varié et bigarré. Gommeux flanellés rampant sur champ de sable. Moules grouillant sur moules. Belles petites taquinant crustacés mollets. Anglaises sveltes trottinant sec, etc. etc.

Le fourmillement s'accentue le dimanche à l'heure du bain : baigneurs promenant charpente pachydermique sur larges pieds plats. Paysannes marécageuses, fessues glapissantes. Rustres savonnant leurs quilles crasseuses. Ebats grotesques. Culbutes sans nom, etc., etc.

Quelques ombres à ce tableau joyeux : citons les

(1) Août 1896.

âniers au cœur de roc, Mache-crottes déguenillés. Race rapace indisposant les cœurs sensibles et souillant la plage fine et nauancée. Les gentes anglaises giflent parfois éperdûment ces butors insensibles. Plaignons les ânes martyrisés et cinglons les tapins féroces.

Autre tableau navrant : Un aquarium assez insignifiant, des poissons mystérieux y nagent entre deux clichés. Quelques crustacés patibulaires gisent inertes dans une eau croupie. Un poisson Lofrite d'espèce Blaguiforme, des sèches crachant du colodion au nez des bons ostendais cracheurs de subsides. Une poissonnaille étique. Merlans caméléoneux, Homards pustuleux, Cancres acariâtres, Cloportes minables, etc., etc.

Un dernier haut le cœur devant les affiches « Ostende Bains de Mer » : mer éjaculée par quelque syphonnier pignoufard. Gigotements exagérés de baigneuses rebondies. Boucherie rêvée par un charcutier hystérique. Baigneurs cantharidés, hagards, livides, barbouillés au vert oseille. Population aquatique. Villas fromagines, Hôtels salés, Tours de réglisse, Conceptions biscornues d'architectes frigides et mélassiers.

UN BRONZE OSTENDAIS A PLACER [1].

Resignalons allègrement les évolutions sardinéennes de nos bourgmestres vacillants ou édiles impénétrables, travaillés par des voix. Contemplons caricaturalement les entrechats effrénés de certains administrateurs ventripotants : singulières gambades agrémentées de culbutes désopilantes, subtiles ruades de grisons affolés, tiraillements aigre-doux de fonctionnaire non fonctionnant ruminant son bronze, maître coup de gaffe d'adroit manœuvrier manœuvrant, discussion spongieuse de batracien encornichonné coassant, effondrement subit de mache-brique imprévoyant, grossissement anormal de cucurbitacé triomphant.

Lançons quelques pierres dans cette mare aux marmousets et enveloppons d'un voile épais les échantillons artistiques de nos esthètes tremblotants pataugeant en sourdine dans les vases de barbotine ou d'élection.

Ces mêlées de moules et contre-moules et d'asticots asticotés me laissent indifférent : le contribuable ostendais a d'autres singes à fouetter. Mais une grosse question divise nos esthètes mercurisés.

L'érection de la statue de Jan Van Iseghem s'impose, clament nos édiles en mal de bronze ! Pschykoriaxi

[1] 1903.



minikrolobrédibérascipipipi ! expectorent péniblement nos vieux barbons du littoral ; « une réunion des conseillers de l'Huîtrisie Heureuse s'indique », bafouillent nos scaphandriers désossés, prudents imergeurs de vesses traîtresses.

Après vives discussions hérissées de bourdes solennelles, sauts de carpes, torgnioles, plamussades, nasardes fraîches, faux horions de narquoisie, momeries variées, arlequinades de haute lisse, péroraisons limaçonnes, jérémiades de tritons essoufflés, volées oratoires de grand effet, miaulements suraigus, grognements agressifs, gloussements inarticulés et bredouillements confus dignes d'une assemblée de vieilles lavandières échaudées ou marchandes des quatre-saisons coquemardées, nos orateurs mollusqueux, égosillés et contents, se refugièrent prestement entre jolies valves nacrées et perlières, et il ne fut plus question de la statue du plus pelliculé des bourgmestres passés, présents ou à venir.

Mais la ténacité des Vaniseghémiens est grande.

Harcelés par les labréens, les pouilleux, les truandiers et autres croque-puces du conseil de punaisie, nos édiles somnolents abandonnèrent, bien à regret, leur coquille préférée et désignèrent le carrefour de la commune pour y déposer le bronze tant discuté.

Choix malheureux !

En effet, la statue du Roi Léopold apparait liliputienne sous l'énorme cloche de l'athénée. Les tristes cheminées des brasseries accentuent de relents violents

la vulgarité du milieu solitaire et renfrogné où de laides villas frontispissent effrontément de belles devises macaroniques.

Au début, très mal placé, le fringant cavalier saluait complaisamment le Royal Palace Hôtel et le destrier de bronze étalait assez irrévérencieusement vers le vieil Ostende une croupe idéale mais charnue.

Posture malencontreuse justifiant, dans une certaine mesure, l'exclamation naïve d'un édile stupéfait : « Nous avons payé la statue, nous la voulons en plein Ostende et nous regardant par l'autre côté ! » Hé bien ! il a raison, ce brave édile et nous approuvons sans restriction son exclamation croupionnesque de marche-crotte à toupet.

Pour en revenir à la statue de Jan Van Iseghem, il faut sans tarder songer à d'autres lieux d'érection.

En effet, la suie des trams sillonnant la place communale panacherait de volutes trop capricieuses le crâne embroussaillé et la barbe d'étoupe de ce bourgmestre mal torché.

Quelques becs-salés patibulaires ou pisse-vinaigre suintants ont opiné amèrement du bonnet pour la digue de Mer face à la rampe de Flandre, avec avancée sur la plage, sans songer aux caprices de la vague, paquets de mer, déchets de méduses, pets éoliens, rafales de bonne brise, pluie de sable et de coquilles, chiques et vesses de loups de mer, tourmentes aquatiques, moutons blancs, dégringolades de cumulus, trombes et

cyclones, vents debout, brises gaillardes, vents coulis, grains mauvais, culbutes de folâtres marsouines, minauderies de crustacés pince-sans-rire, croustillons de mouettes, entrechats de crevettes, charivaris de chiens marins, suées de morues, sur le retour, frais de sirènes, espiègleries de néréides, bavures d'ondines, jalousies d'hippocampes, conciliabules de cormorans, grêles de saurets, gueuletons de thons, hymnes de rougets, peignées de merlans, méprises de poux de mer, hurlements de cétacés.

N'exposons pas le pudibond Van Iseghem aux violentes caresses de la lame. Les malices de Neptune, tout comme les baisers salés d'Amphitryte, auraient tôt enlevé tout caractère à son vilain chef de bronze.

Trainé de sel en suie, enfumé comme saucisson ou salé comme un jambon, son image toujours trempée serait vouée aux patines les plus invraisemblables et aux pires détériorations. Un emplacement moins anormal est indiqué cependant ! trépanons profondément les cervelets édiléens pour en soutirer quelques granules de sens pittoresque : mais combien d'arachnéides déserteraient ces crânes d'azur tapissés !

A l'ouest du Kursaal, la Digue s'étale largement. Là depuis vingt ans toutes les grues retroussées d'Ostende vous contemplent complaisamment, messieurs les édiles. A gauche, une plage incomparable non exposée aux coups de mer. A droite, les bâtiments du Kursaal minusculés de frais par maître Chambon, l'habile faïen-

cier décorateur ; où trouver meilleur endroit et lieu mieux choisi ?

Quant au monument du Roi Léopold, déplacez-le sans tarder, messieurs les édiles, gros et petits boutiens, et chapeau bas : le Roi est las !

Et, maintenant, zwizwazworium onzejanstadirstivenstarc ! bafouillent au nez patiné du singulier mayeur nos phoques à queue de morue, poulpes à lunettes et autre poissonnaille du littoral vertement machoirdée.

Adjectivons ces Bran-Bran-Bran sans foi ni poids rampant sur champ de sable.

Les suffisances matamoresques appellent les finales crevaisons grenouillères.


ENSOR

LES SIX PEINTRES BELGES DONT LA MAITRISE S'EST LE MIEUX AFFIRMÉE ENTRE 1830 ET 1900 [1]

« Quels sont les six peintres belges dont la maîtrise s'est le mieux affirmée, entre 1830 et 1900 ? » C'est là une question grave, demandant grosse réponse, aiguisée d'imprévu.

Le prodigieux David disait aux rapins et aux suiveurs de son école : « N'est pas Boucher qui veut.»

Mais j'entends répondre en citant d'abord maître F. Simonau, peintre admirable, précurseur incontesté de nos grands coloristes, tels Louis Dubois, Charles Degroux, etc., etc. De lui, au musée de Bruxelles, un portrait d'homme, pur chef-d'œuvre. Encore, en première ligne, l'excellent père Navez, jadis tant dénigré. Je loue sans réserve son « Groupe de la famille de Hemptinne » joyau du Musée de Bruxelles, peinture candide, auréolée de grâce ingénue. Admirons ce grand maître. Les réactionnaires de demain sauront l'honorer et le défendre inlassablement.

Puis, Jean Portaels, l'éducateur de nos beaux peintres modernes, artiste d'exception, maître absorbeur, flaireur

[1] Réponse à l'enquête du journal " Pourquoi-Pas ? " (1920).

constant de féminités parfumées et de mollesses charmantes. L'œuvre marquante du peintre des flirts passionnés et des tendresses élégantes des filles de Loth et de Sion, « Une loge au théâtre de Pesth, » demeure sympathique en dépit des années.

Léon Philippet, coloriste acide, virtuose brutal, un tantinet précurseur de quelques gros peintres avancés ; peintre incomplet, corsé d'âpreté.

En P. Pantazis, gréco-belge, mais bien nôtre, je salue sans arrière-pensée le poète subtil des finesses perlées d'opales irisées.

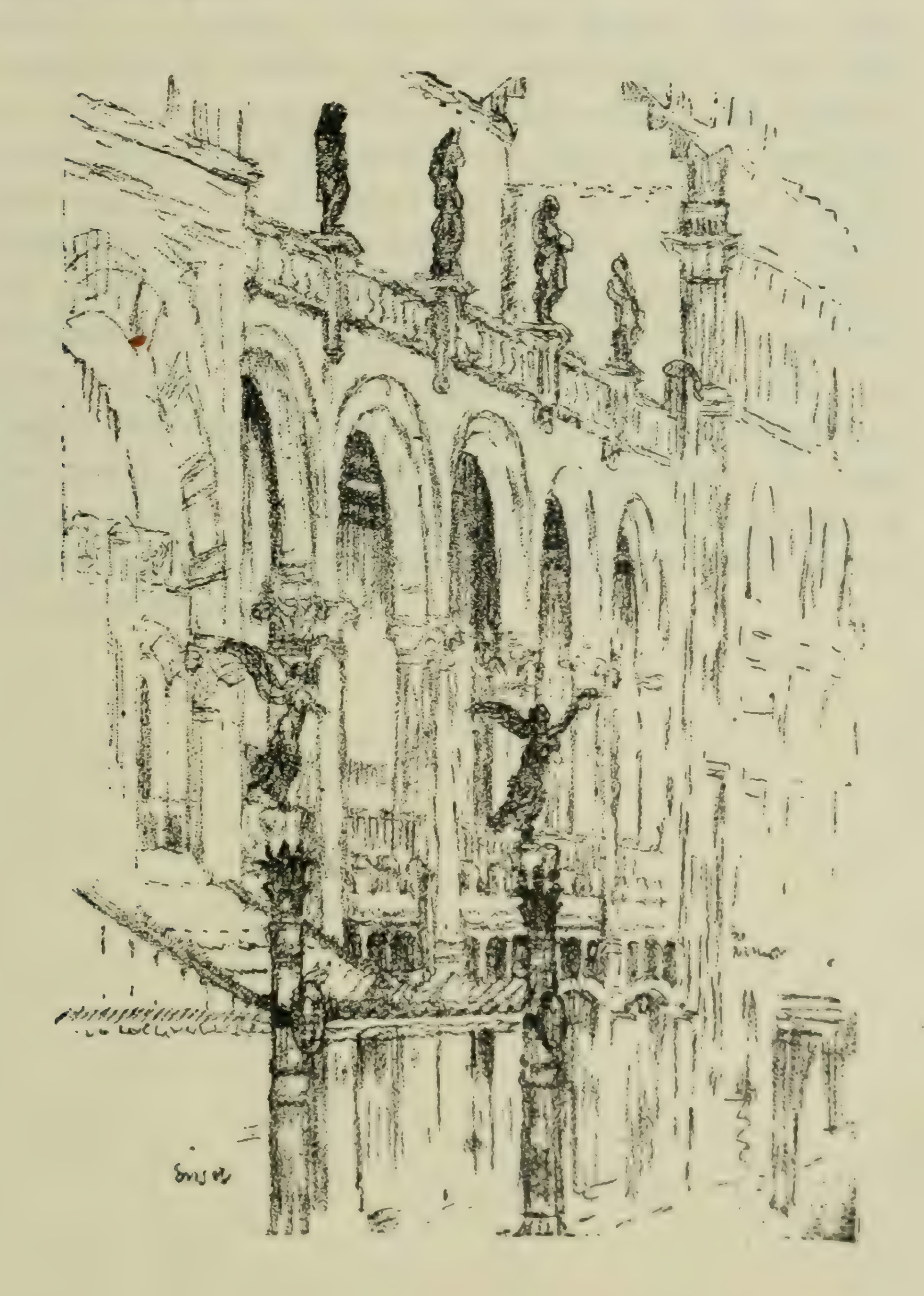
Enfin, Verdyen, le père méconnu de nos luministes notoires ; peintre antivulgaire, infiniment charmeur.

Hélas ! trois fois hélas !!! suprême injustice ! les organisateurs de l'exposition rétrospective des chefs-d'œuvre de l'école belge (1) n'ont pas songé aux beaux peintres en question : noire ingratitude ou oubli impardonnable, légèreté lourde ou imprévoyance insigne ! Protestons sans répit ! Condamnons les complaisances débridées, tout comme les sévérités outrées.

Et j'étale à nouveau au groin sensible de certains croquants ma vieille devise: « toujours jeune », cette fois doublement poivrée ou moutardée d'ironie, et je clame et réclame : « Les suffisances matamoresques appellent la finale crevaison grenouillère ! et hurrah ! pour Simonau, Navez, Portaels, Philippet, Pantazis et Verdyen, les six grands peintres méconnus ! »

(1) Anvers, Mai-Septembre 1920.

P. S. — J'aimerais, pour former la douzaine classique, ajouter le grand Wiertz et certains coloristes somptueux, les perles de notre école : Louis Dubois, Eugène Smits, H. Boulenger, Ch. Degroux, H. De Braekeleer ou H. Leys, Jan Stobbaerts, Artan, Rops, Huberti, Dewinne, peintres heureux, marqués de vaillance et de belle envergure.



RÉFLEXIONS SUR L'ART.

La vision se modifie en observant. La première vision, celle du vulgaire, c'est la ligne simple, sèche, sans recherche de couleur. La seconde période, c'est celle où l'œil plus excercé discerne les valeurs des tons et leurs délicatesses ; celle-ci est déjà moins comprise du vulgaire. La dernière est celle où l'artiste voit les subtilités et les jeux multiples de la lumière, ses plans, ses gravitations. Ces recherches progressives modifient la vision primitive et la ligne souffre et devient secondaire. Cette vision sera peu comprise. Elle demande une longue observation, une étude attentive. Le vulgaire ne discernera que désordre, chaos, incorrection. Et ainsi l'art a évolué depuis la ligne du gothique à travers la couleur et le mouvement de la Renaissance, pour arriver à la lumière moderne !

1882.

DISCOURS DE KERMESSE

Mesdames, Messieurs et Chevaliers.

Votre inépuisable dévouement me touche profondément. La manifestation d'aujourd'hui couronne une carrière de quatre mois passés sans un nuage troubleur. Daignez permettre à votre serviteur ému, convulsionné, plein d'allégresse, portant sur son écu un roseau secoué par les vents les plus divers, de présenter ses hommages aux dames et damoiselles à la dent irisée, au front de nacre jespé d'azur, aux bras d'éminence svelte, à la prunelle dilatée, portant incrustée sur l'iris saphiré de nobles désirs d'expression diabolique, œil d'ablette blonde, sourcils soyeux, cruels, forêt de mousseline,



de vos lèvres arquées jaillissent les traits aigus perforant les audaces trompées. Vos serviteurs sont dévoués, damoiselles à la taille cambrée, aux pieds graciles, amazones élégantes portant sur l'écu la lune d'argent fessée d'or sur forêt de sable écartelée de gueules.

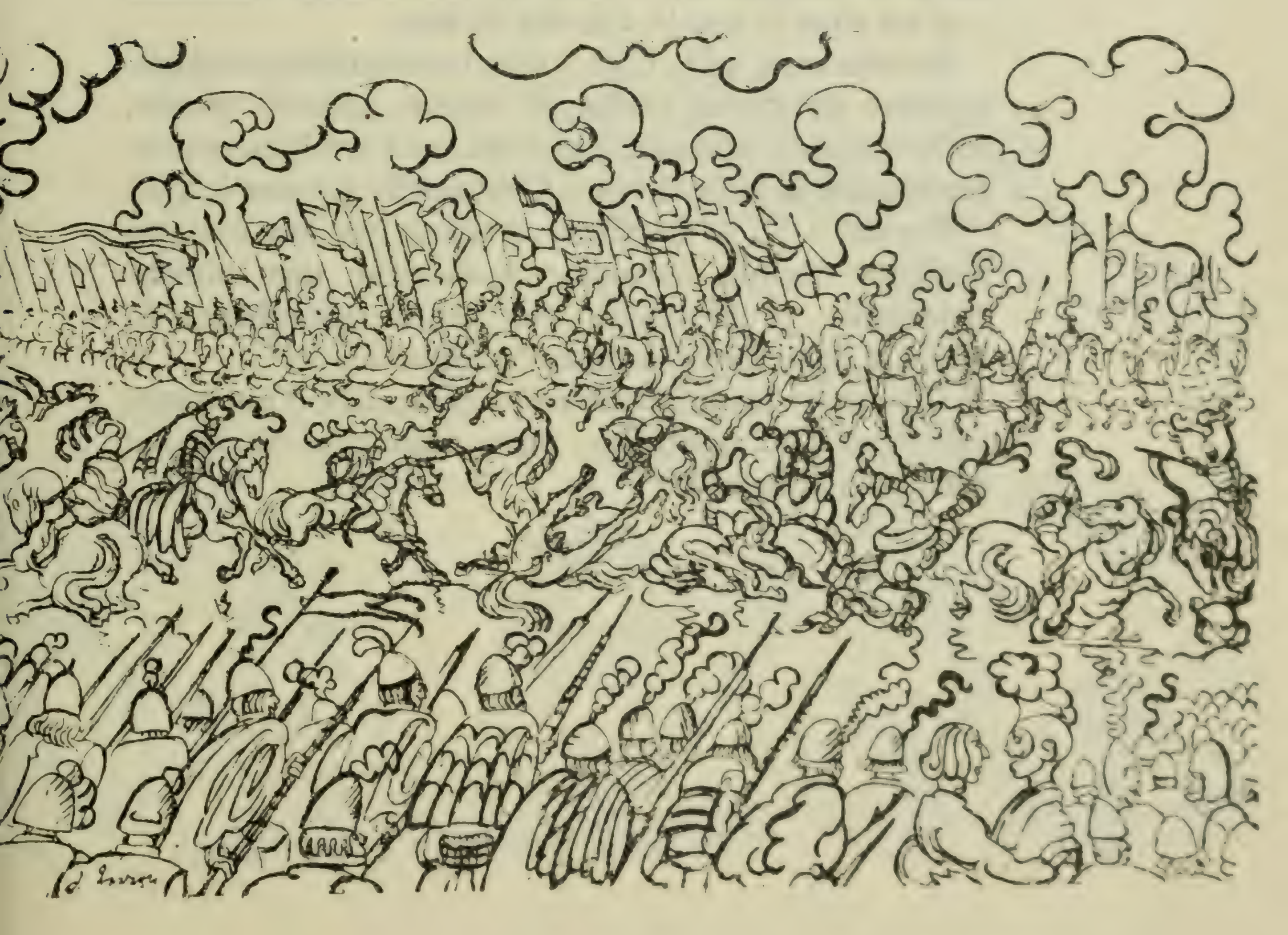
A toi, cruelle blonde, mes premiers hommages. Belle entre toutes, ta majesté de frégate à la belle coque est bercée mollement sur une vague crête de coq, coq sur coque. Tes yeux pers et verts reflètent nos désespérés désirs. Que j'admire ton col d'albatros albâtreux, ton poitrail veiné de tendre scorpionne. Oh ! belle huître nacrée, qui portes sur ton écu un poulet miaulant, joli refuge de chaton, bijou hermineux, j'envie les délices du faune buvant aux glouglous d'un ruisselet salin et satiné.

De la Bérengère, j'admire l'odorant écu ; seul un papillon l'a vu ; il représente le cœur d'une fleur ; franchement, ça me remue.

Toi aussi, reine opaline de mes rêves, je chanterai ta toison brune, tes chairs de topaze, tes lèvres de grenade, charme de Bragance, opulent bijou gardé par un Sioux cramoisi et panaché à pif de tapir clignotant. J'avale tes pieds verts, ô Marphyse ou Bradamante, guerrière impitoyable aux nageoires diaphanes, amazone échevelée fourbissant la cuirasse fauve du chevalier rougi à blanc avant d'escalader les créneaux les plus imprévus. Tu portes sur ton écu citrin un cornac cornant d'une corne de cornaline.

A toi mes soupirs les plus doux, fille pétrie du sang des roses, pâte de guimauve, soupe au lait, pain de beurre, crême de tarte, bicarbonate de soude. Je te consacre mon dernier souffle poétique, vierge de mes premiers amours, Hébé grise, sarigue boxeuse, mascotte fleurie au mollet dodu. Cuisinière accorte, soignant ripaille de chaton, tu portes sur ton écu joliment retroussé un chevalier embroché avalant son jus.

A toi, roi de ce festin, spadassin crépu à l'œil hagard, chemisier brusque, cravaté, porte-rondache poilue, épinardée, descendant des Lamoral mirobolants, guerrier épatrouillard et bravache, mignon pétri de distinction et de chic, Clitandre rosé. Parent de Lancelot le Cocu et de Berthe de Tailleplume, veuve inconsolée de Fritofase le chatouilleur. Péroreur moustachu, escrimeur sautillant, désarticulé. Je bois à toi surtout et à tes



prouesses incommensurables, vieil ami de Fridolin et de Gragapança, buveur attendri et sensible.

Je bois à X., qui porte sur son écu le cul de Cujas, ogre débonnaire, broussailleux, suiffeux, roulant de gros yeux ronds allumés. Sanglier douillet s'agitant dans sa bauge. Triple Gorenflot chatouillant sa couenne rance, fourrant dans les plats ses pieds de pourceau. Fouetteur de crême virginale, épileur de chats en carême, gras ichthyophage.

A toi aussi, honorable Y., promenant ta formidable carcasse de volatile canardé, ne portant rien de saillant sur ton écu croupionesque. Vague François Ier aux larges pieds plats. Vilain, vaguement cordial, assez mal planté sur quilles, zwanzeur insuffisant, chatouilleux et confit. Tout babeliforme, confusion d'esprit et de langue, omoplate respectable.

A toi aussi je bois P. à la tête de bois.

Buvons aussi à D., C., L., trois mousquetaires anglais, avaleurs de sabres pleins de flegme, guêtrés, crottés, séchés, wiskés, empaillés, portant sur l'écu bizarrement fanfreluché la belle devise : Convenable partout je suis.

Buvons à Z., le batailleur, portant sur son écu une nymphe terrible balançant mollement une massue redoutable et circulaire. Une licorne sur champ de houblon domine ce blason extraordinaire.

D., grosse boule graisseuse dégringolant d'une pente raboteuse à écorcheculine, porte trois anus de jument entrelacés et cigarés.

Et toi, N., souricier furtif, préoccupé, tu portes sur ton écu l'image du bon roi Dagobert qui a mis sa culotte à l'envers.

Voici, Mesdames et Messieurs, l'écu fromageux, livide, choucroutard, de G. le Bégayeur. Une sève huitreuse se répandit sur le palais de ce guerrier intempestif et paralyse ses artères lorsqu'il se livre à quelque joute oratoire. Ses gloussements inarticulés, ses bredouillements confus désarment les Philistins les plus ironiques. Ses joutes restent fameuses, vainqueur des siffleurs les plus sourds : Bacapinte, Pissotin de foie salé, Hurlas le Dindonneau, Embryon le vagissant au bec d'azur, Porc Saigné. Le géant Trombonnas le Cyclophage. Les trois Sixtinois pétomanes. Sous-Papus du Vésinet, gueule de Zèbre. Carthaginois cartalagineux. Sifflotas le Baveur de Malmédy. Seul, Fétidon de Machecrottard, sur-



nommé l'Endiablé Roteur, lui fit mordre une poussière épilatoire de bel effet carminatif.

Son écu représente le front de Savonarole cuisant à petit feu ; un canonnier teuton ou têtard braque sur les populations un pied de porc trop désossé. Protégé de Minerve, mais affligé d'une teutomanie auguë, cet esclave de Machiavel arpente les régions élyséennes, accompagné de son ami B., en digérant les grasses pointes de Fridolin.

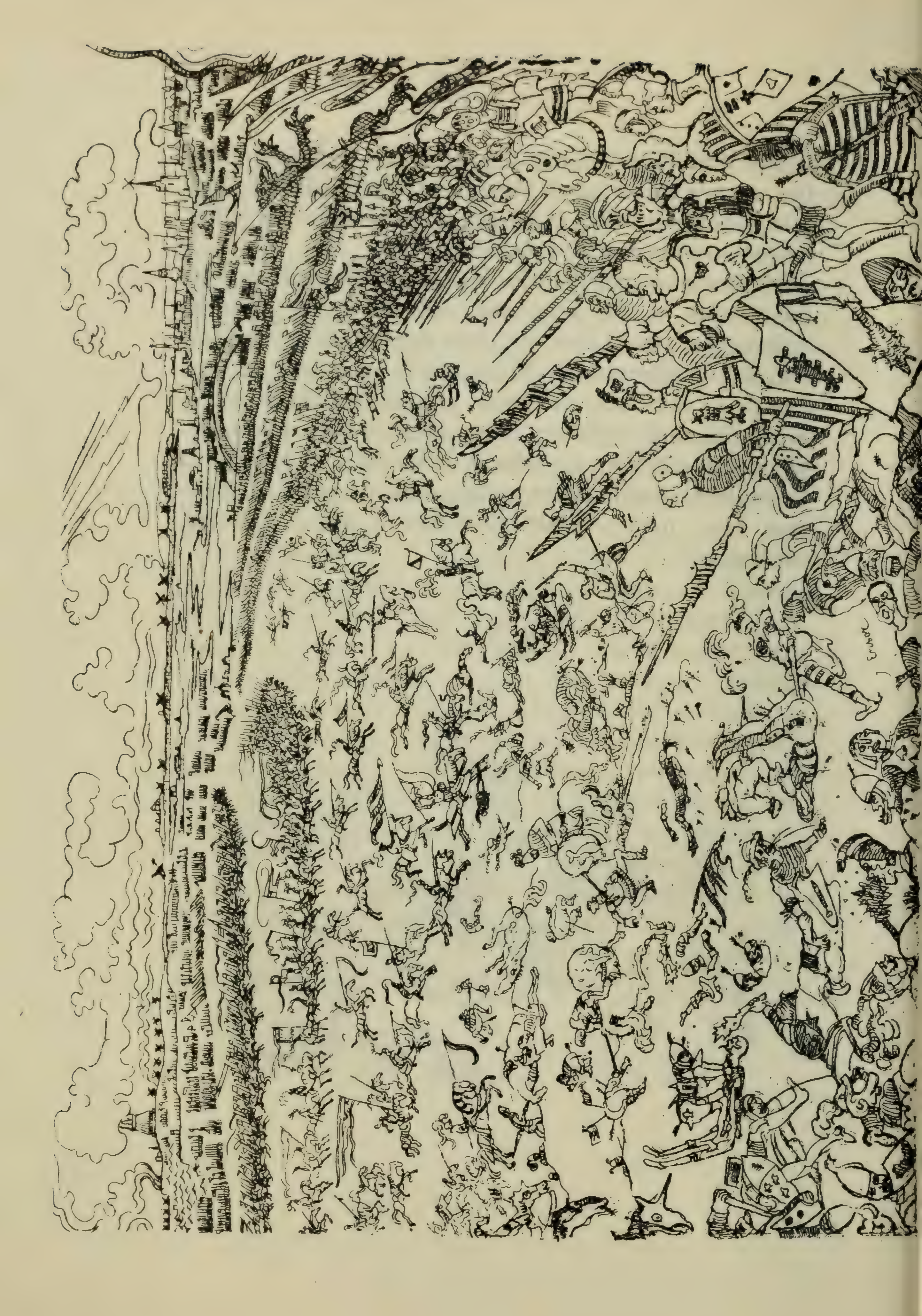
Saluons deux fois le royal écu de B., le Couard, car il est double ; il porte l'œil d'un merlan écartelé, une tragédie informe, un lapin froissé, au revers : un son grave.

Oh ! tendre B., le murmurant Eole te favorise et des lutins persifleurs explorent les paysages accidentés de ton ventre de limande, région des borborygmes et des brises traîtresses. Là des zéphirs follets bercent tes boyaux sympathiques de leur souffle léger. Vibrant comme une harpe, chatouillé sur toutes tes coutures, ta gueule étroniforme s'épanouit comme une fleur violée. Soupirant obstiné, tu lances un couac clarinetteux lorsqu'une nymphe blonde asticote d'un pied malin tes orteils comateux. Possédant un chef de professeur échaudé, tu portes sur ton écu une queue bizarre et enchantée de singe électrique, assez semblable au coccyx de Raboyaux l'Auriculaire ; au revers un fruit sec et la verge endolorie de Moïse tâtant une source, signe augural de fécondité malheureuse. Tu portes aussi

le chef d'un veau vautré aux pieds d'une bergère prosaïque sous le rayon nacré d'une lune zébrée. Ton échine arlequinée se gondole et tes larges pieds plats font jaillir jusqu'aux nues une âcre pluie de bouse.

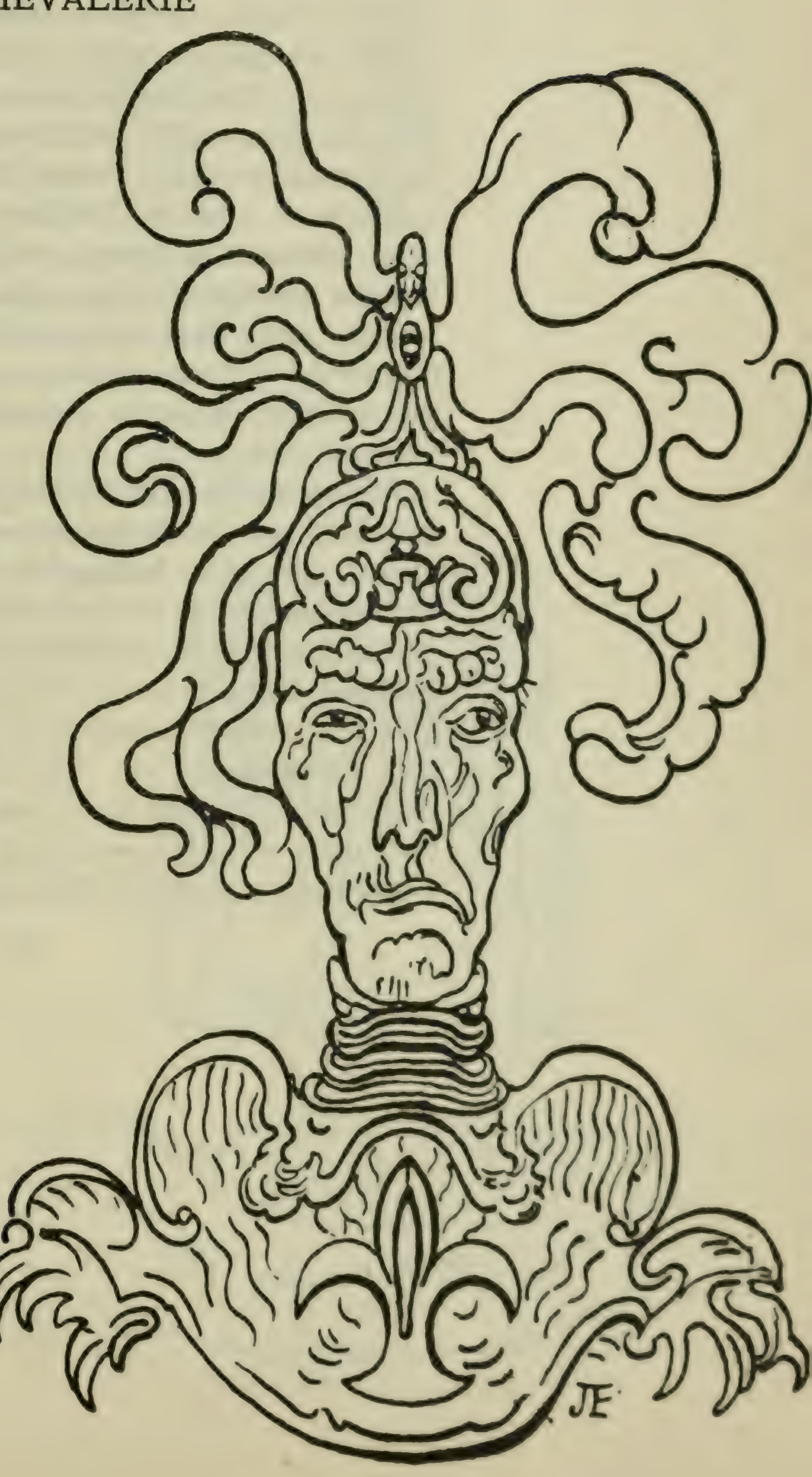
Ne chantons plus ces écus joyeux ou lamentables. Les damoiselles et les seigneurs excuseront les paroles redoutables ; cette fête qui nous comble de joie est un sûr garant d'impunité. J'invoque la clémence de ces dames et abbesses, je baise respectueusement leurs pieds mignons verts ou roses, bleus ou incarnats, de porphyre, d'albâtre ou palmés. Je les baise dévotement, félinement, discrètement, sans-arrière pensée, en serviteur ému, trop sensible peut-être à leurs charmes suprêmes.





DISCOURS EN NOBLE LANGUAIGE DE CHEVALERIE

composé par Messire James Ensor, franc chevalier, pour célébrer les écus, blasons et devises de nostre joyeuse Compagnie du Rat Mort, à l'occasion d'une manifestation organisée par la dite Compagnie à Ostende, le 2 de May 1903. (1)



Messieurs, chevaliers, amis, rats, ratons, rates, ratés et autres !

La manifestation d'aujourd'hui me touche singulièrement. Vos

(1) A l'occasion de la nomination d'Ensor comme Chevalier de l'ordre de Léopold.

beaux discours fleurant d'aubépine, marjolaine et muguet discret, relents sympathiques généreusement prodigués, murmurent élogieusement en les amplifiant, mes humbles faits et gestes, tel ruisselet salin dégoulinant musicalement dans vase trop résonnant.

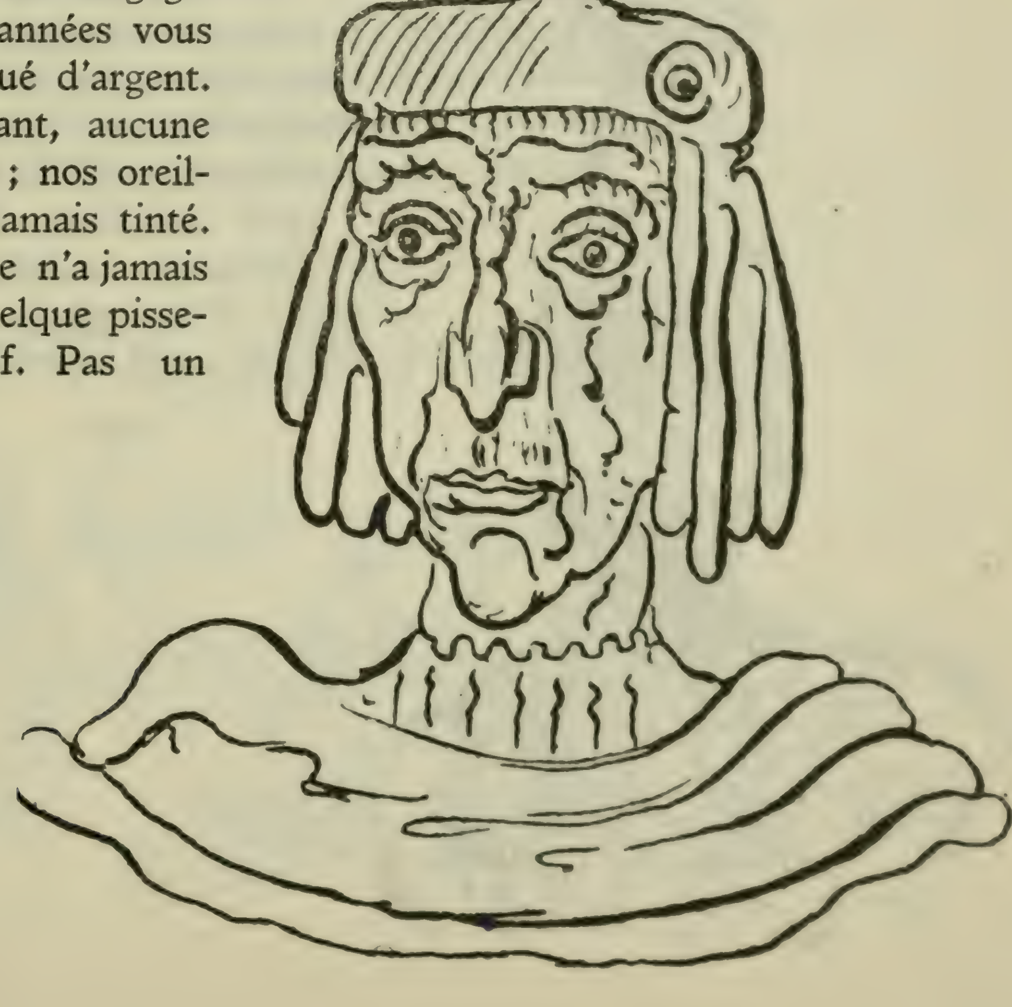
Ces accents, surtout mélodieux, indiquent votre souffle profond, la largeur de vos sentiments, la hauteur de vos vues, l'originalité de vos conceptions, l'immensité de votre bon vouloir et l'étendue de votre générosité, l'incommensurabilité de vos désirs.

Eloquents amis et chevaliers bleus, rouges, serins ou verts, tachetés ou palmés, vous célébrez de bien digne façon la nomination d'un confrère et je lis dans vos yeux francs, fauves, faux, de veau lêché au miroir, de cyclope, d'opale ou vairons, chassieux, pochés ou gris, quelques uns émaillés de perles d'émotion, combien ce confrère vous est cher.

A mon tour je veux refléter, le plus macaroniquement possible, vos gestes insoupçonnés et célébrer vos écus chevaleresques ou fromageux, croupionesques ou joyeux ou lamentables. Je veux répondre aux bafouillages intempestifs quoique bienveillants de certains mache-crottes à toupet, et louer vos orateurs hirsutes et moustachus, à la voix empourceaugniacquée, au cœur ognoforme et tout croustillonné de fine chapelure ou de poudre insecticide. Et tous, nous condamnons les prurits de criticulets stérilisés sortant de Punaisie ou du pays de Mesquinie, portant sur l'écu une poire tapée.

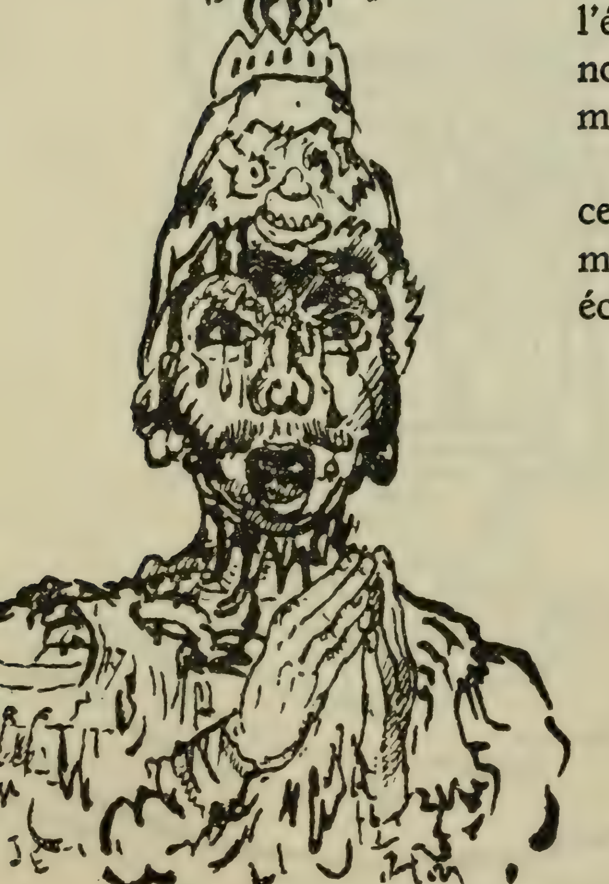
Déplorons l'absence de nos mies et regrettons les beautés féminines à l'écu mignon, rates ou chevalières attachées à ces messieurs ; citons : Corylopsis et Ombreuse son amie, Turlutute portant sur son écu une solive d'azur, Chandelette faisant trente six culbutes, Olyandre, sirène tachetée, pataugeant dans une mer d'huile et portant sur l'écu un cygne louche, Gali-Gali, reine des turquoises, Parcofine mordillant toujours une queue de pourceau, et la triste Binoclette invariablement camuse. Invitons ces chères amies, amazones intrépides, à nos fêtes futures, baisons d'ici leurs pieds de marbre. Goûtons toutes leurs saillies et louons sans arrière-pensées la grâce, la prestance incomparable de nos tendres amazones ou chevalières. Un ban pour elles, s. v. p.

Depuis sept années nous vivotons et reposons en paix sous les voutes hospitalières et sur les velours mal rembourrés du Cercle Cœcilia. Au début, compagnons réservés et froids, actuellement amis sérieux. Ces faits prouvent, amis et chevaliers, l'aménité de nos relations et la pureté de notre langage. Durant ces longues années vous avez parlé d'or et joué d'argent. Aucun terme blessant, aucune querelle entre nous ; nos oreilles délicates n'ont jamais tinté. Notre bonne entente n'a jamais été troublée par quelque pisse-vinaigre intempestif. Pas un



nuage sur nos fronts, pas un chat entre nos jambes dans ce local de l'Huîtrisie Heureuse. Grâce à ce régime tout en douceur, nous nous sommes imprégnés et gonflés de bons sentiments, ainsi l'éponge s'imbibe d'eau claire ou liquide plus généreux avant de couler. Pour ces bonnes raisons, il faut saisir par les cheveux, par les poils même, l'occasion de fraterniser et célébrer les années de bonne relation, de beuverie charmantes ; heures heureuses agréablement passées durant les monotones hivers ostendais. Messieurs les rats et chevaliers, avant de célébrer ou griffer vos écus resplendissants et glorieux, je demande indulgence et je bois à votre joie et santé pour moi précieuses, je bois à celle des irremplaçables Secrétaire et Trésorier, des membres de la commission et sans distinguer, à tous les membres Cœciliens du Cercle Cœcilia de joyeuse, paisible et glorieuse mémoire, entre tous les encerclés de la bonne ville d'Ostende.

***



Inclinons-nous pour commencer devant l'écu rutilant d'or, d'argent et moussant de notre président ; chantons son teint vermeil comme celui du bon soleil.

Qu'il est doux, aimable et content, ce président modèle, tout sucre et tout miel ; il est même tout sacchariné, en échevin retiré, notre rat préféré.

Il est tentant, appétissant, avalons le vivant, cette crême des présidents, cette meringue, ce fruit déconfit, cette dragée, ce baba, ce flan, cette tourte, cette croquette, cette crotte en chocolat.

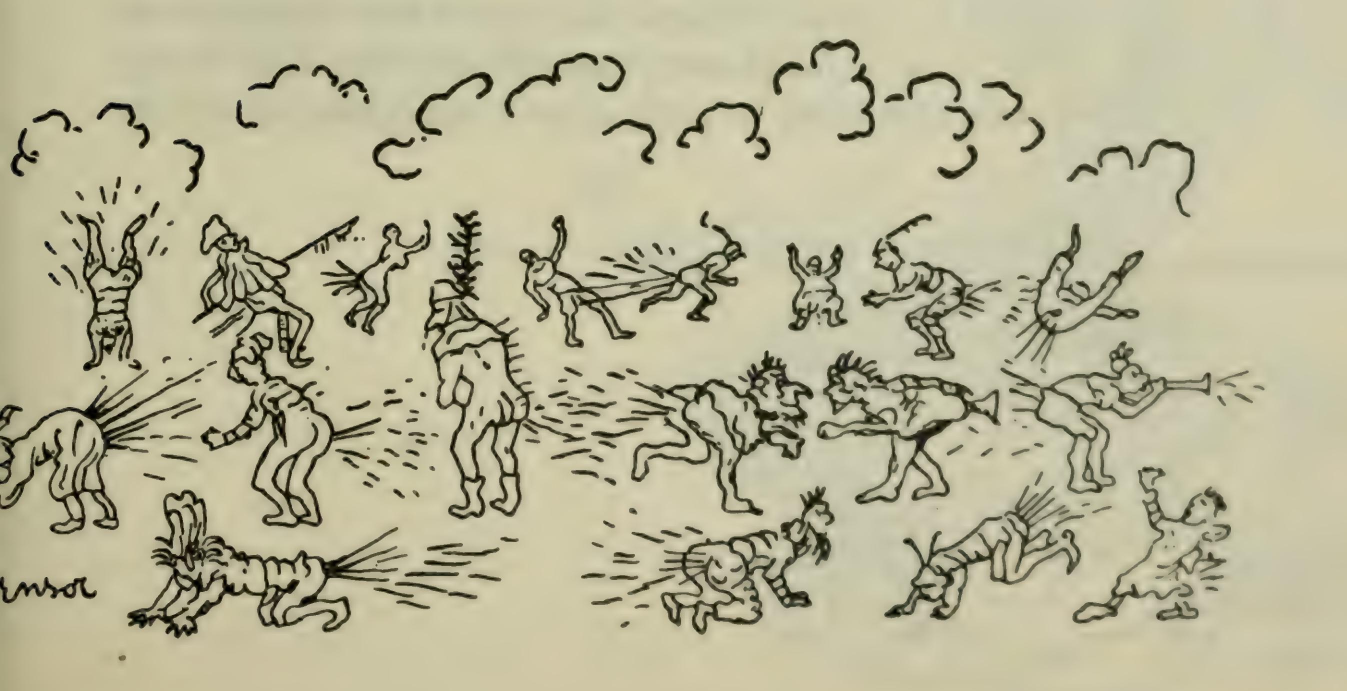
Le roi des pélicans se crève les roupettes pour nourrir ses enfants, le dévouement de notre président n'est pas moins grand : comme Notre-Seigneur, il offrirait sa chair et son sang aux rats, ses enfants.

Son écu enmiellé représente l'adoration du Berger ; il y est représenté parmi les saints personnages, étalant sa poitrine toute saccharinée, son beau crâne de sucre pilé, sa lune de miel, ses eaux potables.

Devise : « Adorons l'étoile du Berger, et vidons un bock aux eaux du Bocq, il est l'heure du Berger. »

***

Chantons allègrement, de rabelaisienne façon, l'écu soupirant de notre gros et rutilant ami, Zéphyrin de Bonne-Brise, dit l'éperdu salveur. Murmuramis de Purluvesse, son souffle nous renverse ; les rugissements sonores de son artillerie, répercutés par les échos dociles, ébranlent les solides assises du Cercle et sa tonitruante vaillance soulève toujours notre enthousiasme ; saluons





modestement cette vieille pièce lâchant les plus foudroyantes bordées. Ses jérémiades de triton essoufflé nous emplissent d'une joie sans mélange, ses symphonies vaporeuses d'harmonie anuséenne chantent sur un mode suraigu les hurlements de Borée tout comme les vagissements d'Eole et les murmures de Protée.

Ses pets éoliens troublent la voie lactée et il pousse des cris affreux quand le temps va changer.

Et disons le tout bas, une lavandière désespérée orne son large écucitrin. Sa devise : « je tire facilement 21 coups ».

* * *

Une poussière maligne de poils d'étalons dissimule complètement l'écu du sire de Monteville et de l'échiquier.

Vous connaissez tous, Messieurs, les singulières propriétés, grattelardines, des poils d'étalons.

Ce sportsman, né malin, en poudroie largement la jument convoitée ; une violente surexcitation à la grattheminet gagne bientôt la jument ainsi chauffée ; aussi, quelles quadrillades échevelées !

Prurit de cavales, ruées de pouliches, suées de rossinantes, culbutes de haridelles, saluent le beau seigneur.

Toutes les beautés chevalines le contemplent, la jument de compère Pierre surtout. Il faut expliquer de cette façon le grand succès sportif de notre ami, succès obtenu (dévoilons le truc) grâce à quelques pincées de

poudre de poils d'étalons. Sa devise porte : « Cuir de rosse m'est feuille de rose. »

* * *

Passons à de Ridder, homme de cheval moins important, fonctionnaire rogue et bredouillant, sorte de normand hoquetant.

Ses cheveux, aplatis sous une douche verte, semblent vraiment lissés par les doigts transpirants de quelque miss experte.

Son écu porte plusieurs rosses écloppées chancelant sur champ d'avoine clairsemé. Devise : « Quand un messager rit dans la messagerie, tous les messagers rient dans la messagerie ».

* * *

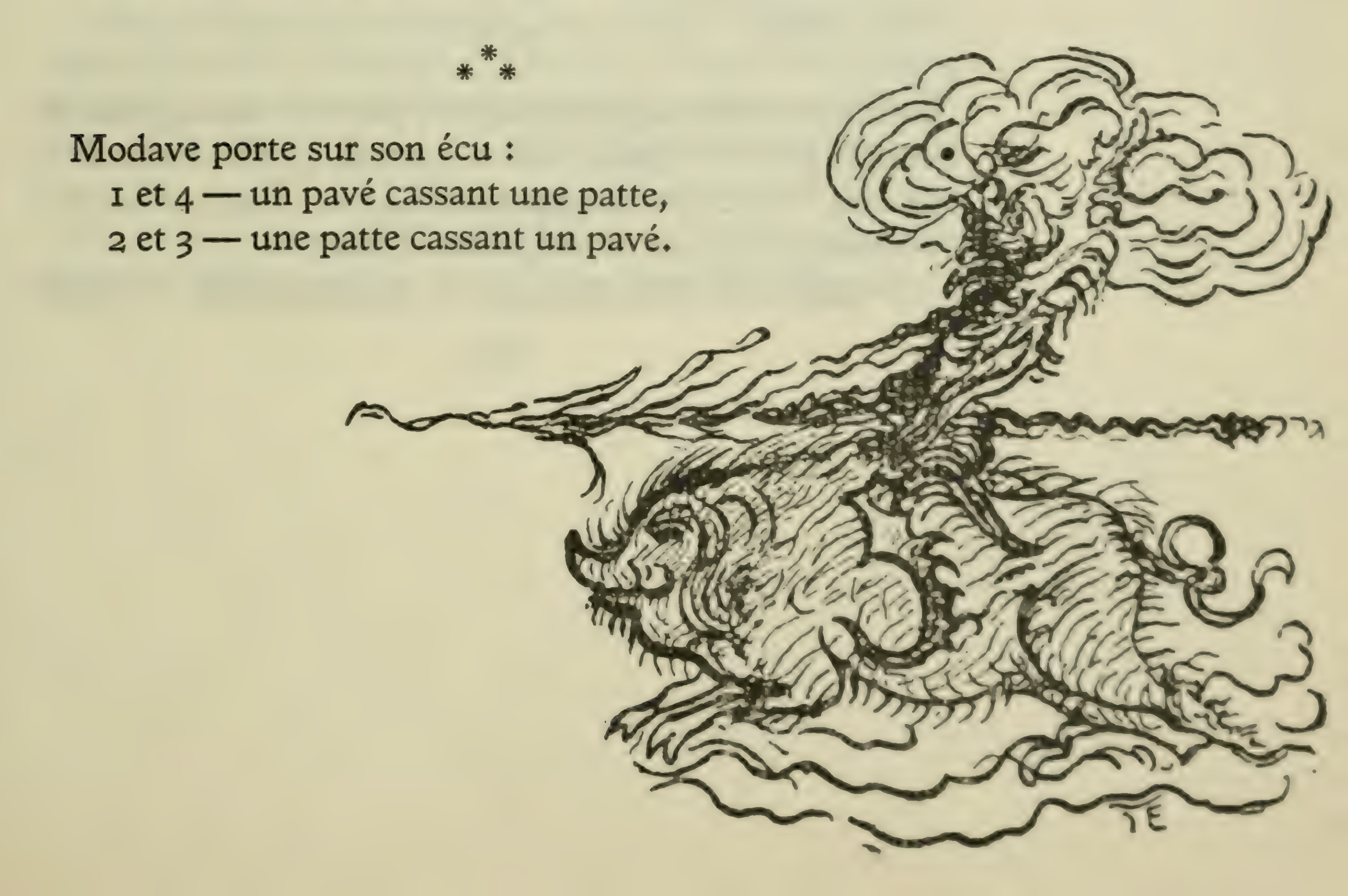
Son frère, le trésorier, chantonne tout bas :

J'ai du bon tabac dans ma pipe de terre,
J'ai du bon tabac, vous n'en aurez pas.
Je le garderai pour mon fichu nez.

* * *

Modave porte sur son écu :

1 et 4 — un pavé cassant une patte,
2 et 3 — une patte cassant un pavé.



***

Et sur le crâne du bon Quinet, on peut briser de gros pavés sucrés.

***

Depuis le concours de bouquets, l'écu d'Heuschling est parfumé.

***

Schmitz a bon dos : il porte l'Aigle de Meaux.

***

On peut lire en tous lieux, aux champs comme à la ville, des réclames louant l'écu de Somerville, ses rateliers coquets, ses dents bien astiquées. Son écu représente une oreille coupée. Sa devise porte : « oreille pour dent, dent pour oreille ». (Voyez, mes amis, comme ça le fait boucher). C'est la peine du talion savamment appliquée.

***

Le docteur Pleyn, plein d'esprit, plein de cœur, plein de ventre, plein de grâce, connu surtout par les hauts faits de son beau frère, le capitaine Lenoir. Faits célébrés à poumons rabattus et exagérés à plaisir.

Depuis son beau mariage et contrairement à l'usage

établi, notre Esculape du littoral prend du ventre et d'anormale façon. Verrons-nous sortir de cette bedaine phénoménale, tendue comme cornemuse en passe de crevaison, quelque grappe de jumeaux siamois, poulpes à lunettes, à ventouses hémorroïdes, phoques boursouffés à queue de morue, postillons de longs jumeaux, canards à trois becs, couaquant de concert. Verrons-nous sortir de cette boîte à Pandore tous les microbes débandés de la création, liquefiés jusqu'ici dans l'estomac de ce moderne Langrado. Abrégeons et reconstatons que son écu maroufléen est marouflé d'une couenne de porc incirconcis; il porte des cors à foison, surmontés d'une trompe d'Eustache ; plusieurs rats couleur pistache et une rate dilatée surmontent son écu couronné ; il porte encore monstrueux doigt blanc et superbe queue de vache ballottant entre deux beaux fémurs.

Sa devise contradictoire porte : « Je suis toujours plein ou le plus plein de nous n'est pas celui qu'on pense ».

***

Saluons respectueusement l'écu salé de Casimir, Onésime, Séraphin, Napoléon, Babylas, Léopold, Balthasar, Henry Lutens, trente-sixième du nom, chevalier de Bois-Joly et de Table Ronde ; a déjà fait le tour du monde en mille et un jours. Officier amiral, animal et contre-animal de la flotte du Roi d'Éthiopie et des Cent Suisses de Gras Moisi, officier de la marine royale belge et de

guerre, saluez, Messieurs, saluez ! Les enseignements de son histoire et son passé glorieux transporteront d'admiration ses descendants et ses ancêtres. Au reste, il a transporté pas mal d'hommes célèbres dans sa malle et plusieurs têtes et bêtes couronnées. Citons : Le roi Scandaule, La mascotte, Le prince des Astéries, Le cheval de Trois, Louis Vilain XIII, le duc de Gargantua, Ratapoil, l'abbesse de Jouarre, l'Abbé Constantin, Auguste l'Idiot.

Au cours de ses traversées toujours périlleuses, d'Augustes voyageurs le comblèrent de présents.

En rade de Douvres il perçut une vesse de Chamberlain et à la revue de Dunkerque il entendit distinctement un pet du Tsar Nicolas. Le marquis de Crac lui a serré le nez.

Notre ami Lutens entretient soigneusement trois puces de Monsieur Combes ; son porte-cigare représentant un croissant lui a été donné par la sultane Validé lors de sa visite au sérail ; son écu représente un petit salé flottant entre deux eaux.

Devise : « Je me sens porté aux malles ».



Sans conteste, le plus chevalier d'entre nous, c'est Bulckem dit Georginet, dit l'orateur au bec d'azur. Ce cavalcadour moustachu descend de Boulbouloque, l'endiablé rôteur et de Baudouin à la bâche. Les gloussements glaireux ou bredouillements barytonnants de ce chanteur

égosillé crispent les nerfs les mieux trempés. Ses amis l'enverraient chanter à tous les diables, mais redoutant la force de son bras, les pelures de ses mains, la solidité de ses reins, la souplesse de ses jarrets, ils préfèrent s'abstenir et attendre le ramollissement définitif du plus redoutable soliste de l'arrondissement ; le Chevalier de la Triste Figure couve soigneusement et secrètement les projets les plus singuliers, mais, après beuverie, les étale devant ses intimes. Il projette, moyennant finances, bien entendu (ce chevalier aux trois culottes, quoique marchand de spiritueux, a toujours aimé le solide) il projette un déculottage complet et veut ainsi déculotté, d'un pied léger, en pans volants, chargé d'un homme, faire trois fois le tour de la Place d'Armes. Déculottera, déculottera pas, les paris sont ouverts.

Inutile de vous le dire, ce chevalier de la lune ne porte même pas une chemise sur son fier écu, mais au revers, toutes les joies du monde sont chantées en éclats nasillards par un phonographe soigneusement dissimulé entre les deux hémisphères. Ce phonographe reproduit convenablement les principaux airs chantés par notre illustre ami devant LL. MM. la Reine des Pays-Bas, le Shah de Perse, Ménélick, le Sultan de Bessarabie, Chalu Longue Corne et autres Majestés royalement fessées.

Citons parmi ces airs à succès et les plus goûtés : Le canard sauvage. Les deux pigeons. Le mousse quêteur au couvent. Voici le sabre de mon père. Si j'étais bois.

J'ai un pied qui remue. La flute tant chantée. Le coït. Au clair de la lune. O mes roustons. Le beau minet noir. Coquin de printemps. Ugènie en olive. La scie de la mère morte. Mite Pippekop. Au lit gaga. Le trouvère. La fille du régiment. Le paysan du Danube. Le poète et le paysan. Les cent verges. Où fleurit l'oranger. Je suis le bibi chéri des dames. Mignon. Encore un petit verre de vin. Petit bleu. La valse bleue. Le bleu Danube. La dame blanche. Hé bonjour, ma charmante Rosalie. La valse des roses. Le Roi s'amuse. Le Roi Dagobert a mis sa culotte à l'envers. La Reine de Chypre. La Princesse de Trébizonde. Le singe du Brésil. Allons, Casimir, voulez vous bien finir, et la Marche des commis voyageurs.

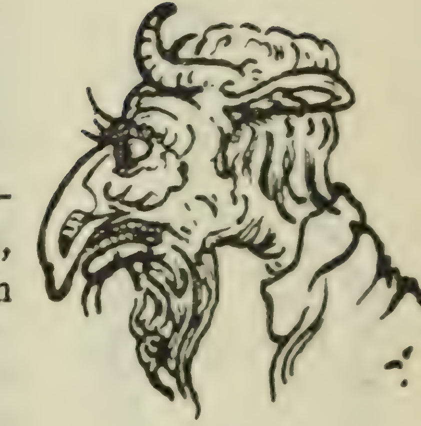
La tétralogie n'a plus de mystères pour lui ; il chante à tout venant :

Tout vague air ne vous déplaise et danse maintenant ! Rien en si. L'Ostendais volant. Godverdom en rang. La cavale court. Crépuscule des vieux. Les maîtres Jean pleurent . Ici une frite ! Je tanne à onze heures. L'on est gris, etc., etc.

Notre éminent soliste porte devise sur son instrument : « comme Faure je chante fort, je file comme macaroni et comme Atlas je porte pour deux cent francs le monde renversé sur mes épaules ».

***

Cambier le champenois boit sec et pête gras.



***

Quel air vital a Keuller en dépit de la céruse ; retournons son écu où cheminent des bourgeois trapus, représentés en chapeau buse. Franchement, Keuller en abuse.

***

Les esquifs de Marcette sombrent goulument dans une mer d'anisette.

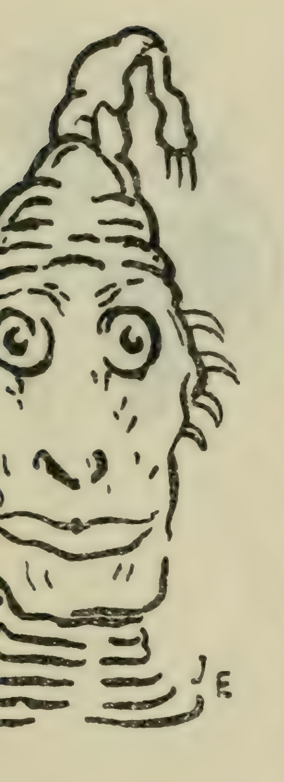
***

Saluons trois fois le sombre écu de Maîtresse, l'antropophage constipé. Une molle chicotte s'y dresse péniblement sur fond noir. Deux cuissots juteux de vieilles négresses soutiennent cet écu uniformément noir. Devise : « c'est bon ».

***

Le docteur Verhaeghe nous fait avaler pas mal de choses noires, assez malpropres, mais adroitement découpées ; il nous a montré des objets bizarres, tels l'énorme Cambier et Verdeyen le fluet.

Nous ne trouvons que quelques bouts de papier sur son écu assez mal torché.



***

Quant à Mathieu, le bel esprit, ses bons amis gobent tout ce qu'il pond ; c'est un évangéliste fécond.

Au surplus, il écrit, versifie, joue les traîtres, les pères nobles, et en dernier ressort fait l'éloge de James Ensor, sans lui faire le moindre tort.

Premier carillonneur au Carillon d'Ostende, journal toujours vert, il y siffle avec talent des airs connus et soutient sans sourciller le poids de ce bel édifice girouettant aux quatre vents de l'esprit. Toujours tournant à tous les vents, il adore ce qu'il a brûlé ou le contraire, selon les besoins du moment, comme Laensberg son ancêtre, il prédit le beau temps, et, à l'inverse du brave d'Anvers, il sent d'où viennent les meilleurs vents. Ses vers sont propres ; son écu mangé par eux porte une devise immaculée, et sur le faite très bien juché, il ôte sa brayette et nous fait un pied de nez.

Mais derrière son écu un Fesse-Mathieu gravement le contemple.

***

Claironnons les élégances écusonnées de Brouwet, le secrétaire ; ce titre est mal placé, le gracieux cocorico n'ayant jamais su un secret taire.

Marquis de Rabat-Joie, muguet décoloré, mignon joli, élégant petit sauteur, damoiseau autoritaire et musqué, petit coq décrété décrêtant toujours quelques mesures vexatoires.

Signe particulier : ce petit coq fluet a les bronches délicates, il boit du lait de poule, il en sert aux amis à la façon de Barbarie Biribi. Adore la police, assez taciturne et après discussion opine amèrement du bonnet. Acteur consommé, entre facilement dans la peau des personnages, on ne sait par quel endroit.

Il porte suspendu à son écu une vieille poule et quelques écus noyés sur champ de sable. Devise : Je regrette le joli jeu. Deux toutous rablés soutiennent son blason reluisant.

***

Saluons tout frémissant l'écu livide de Bouchery, le farouche descendant des inquisiteurs Valdès, Torquemada et autres familiers du Saint-Office.

Très bien renseigné dans son officine, connaissant tous les secrets et tous les maux de cœur des bonnes gens de la ville, il sourit âprement découvrant ses crocs blancs ; cela signifie : prenez garde, l'hidalgo est méchant ; et chacun de trembler, car il sait que Madame Trois Étoiles est toute furonclée, que Monsieur X. Y. est atteint d'une angine et que la chatte de Pétronille a le fondement déchiré ; mais en bon pharmacien et le cœur sur la main, il balaie leurs misères à grands coups de clystères. Ainsi les pharmaciens dominent la ville, les réputations tiennent entre leurs mains ; s'ils abusaient de leur position une affreuse guerre civile éclaterait soudain.

Craignons Bouchery, ce bilieux constipé, les angles violents de cet être étrange nous auraient tôt transpercés.

Mais il faut l'aimer, ce reître d'Espagne, ce maugrabin rageur ; il possède je ne sais quelle grandeur farouche, une élégance rare de touche, un aplomb surhumain.

Malgré tout, Bouchery le cruel m'est plutôt sympathique.

Son écu n'est que tortures, sang figé, blessures et brûlures, une vipère sanglotte, une aiguille écorchée, des lapins injectés de pauvres oiselets, savamment torturés, une affreuse mer de sang caillé.

Sa devise nous dit : « Mon regard est mauvais, mon sourire cruel, ma morsure mortelle, mais je suis grand, je suis fort et courtois et aussi chevalier. Malheur à qui me regarde du mauvais côté ! »

* * *

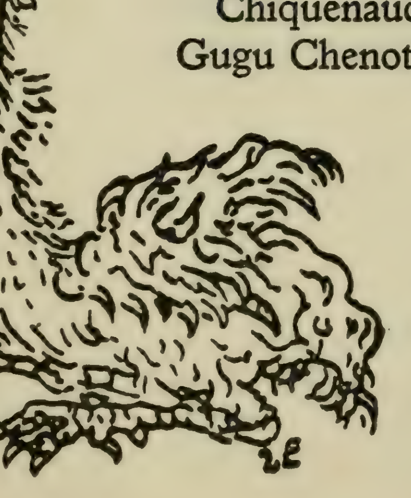
De Bast, le beau danseur, porte un tutu sur son écu. Quant il fait une pirouette nous regardons de tous nos yeux parce qu'il danse sur des œufs.

Mais quelle omelette, quand il fait une pirouette.

Devise : « On ne fait pas de pirouette sans casser des œufs. »



Chiquenaudons un peu le chef de veau et l'écu de Gugu Chenot, haricot, pruneau, bourgmestre des scan-



dales, futur bourgmestre d'Ostende, perle des villes d'eau, Chenot, dit l'homme chien, aboie à la lune de son propre écu.

Candidat de concentration, plutôt de conspiration ou de commisération, velu comme un polatouche, faut le régaler d'une douche. Melon ambitieux, pêche trouble, chouxcroute, carotteur de navet, pissenlit vesse de loup, sale sophie, trognon de choux, pomme cuite, voilà, mes amis, la devise qu'il mérite.

Mais malin comme un haricot, il digérera tout ceci et me dira : « James, je vous remercie, je suis sourd comme un pot. »

* * *

Ditte, Fontaine, Simar, portent sur leur écu les trois grâces se mirant dans l'eau : voilà bien des os dans l'eau.

* * *

Quel est cet écu là, un homme ou une machine, un centaure aux pieds d'acier, un poux bizarre, un pet volant, cela file comme un éclair. Mais c'est le petit vent Keysersweert !

Il pose une selle sur son écu et son écu repose sur elle.

« Selle sur selle, pelle sur pelle, et comme le chien de Jean de Nivelle, il s'enfuit quand on l'appelle. »

* * *

Ne chargeons pas trop l'écu sans envergure de maître Verdeyen.

Ce matou griffonnant adore les aventures ronronnantes et les plus vieilles chattes sont pour lui trop charmantes ; son informe bout de nez, retroussé en cul de poule, la filasserie très clair-semée ornant son chef chafouin de chicanous retors, indiquent l'insuffisance de son écu de poulet flambé ; étonnant les Rats Morts et parlant de son chef déplumé, il s'écrie : bientôt il sera bille et une queue de billard poussera noblement mon beau crâne d'ivoire. Son blason porte : un lapin écorché, un sac à malice, un nègre émergeant d'un bloc enfariné.

Sa devise est chocolat : « A blanchir un nègre on perd



son latin et quand j'aurai perruque je serai moins vilain. »

***

Après Verdeyen, Daveluy est sans conteste le moins beau des Rats, mais il est, certes, le plus vivant des Rats Morts. Hâtons-nous d'ajouter qu'il possède de plus sérieux avantages. Il faut célébrer son inlassable verve ; son talent d'affichiste-imprimeur est aussi très sérieux. Il est le roi des Rats, l'inspirateur des fêtes et nous adorons tous son sourire malicieux.

Officier, décoré du Shah, fournisseur du Roi, papetier de la Cour, homme heureux, dangereux, poète à tout faire, gargouilleur de café concert, balladin désarticulé, journaliste spirituel, politicien à la vinaigrette, escrimeur débotté, possède un chef d'astèque, grimaçant au bout d'une pique, porte ses cheveux en brosse, s'en sert pour balayer les araignées de son plafond.

Devise : « Je suis brosseur du caca, du pipi, du capitaine. »

***

Saluons, cher rats, amis et chevaliers, l'écu de Rinskoff, c'est le dernier !

Rinskoff le noctambulard. Gros gantois malicieux, adore le Pommard et raconte volontiers des histoires grasses à lard, toutes sylvestriennes, fleurant à la fois le parfum des belles fleurs et des scholls chères à l'odorat gantois.

Ce maëstro, né coiffé, a trouvé une asperge dans sa giberne et carrément en a fait un bâton de chef d'orchestre.

A transformé son orchestre en atelier d'astiquage et ses musiciens en fourbisseurs de cuivre et rétameurs de casseroles.

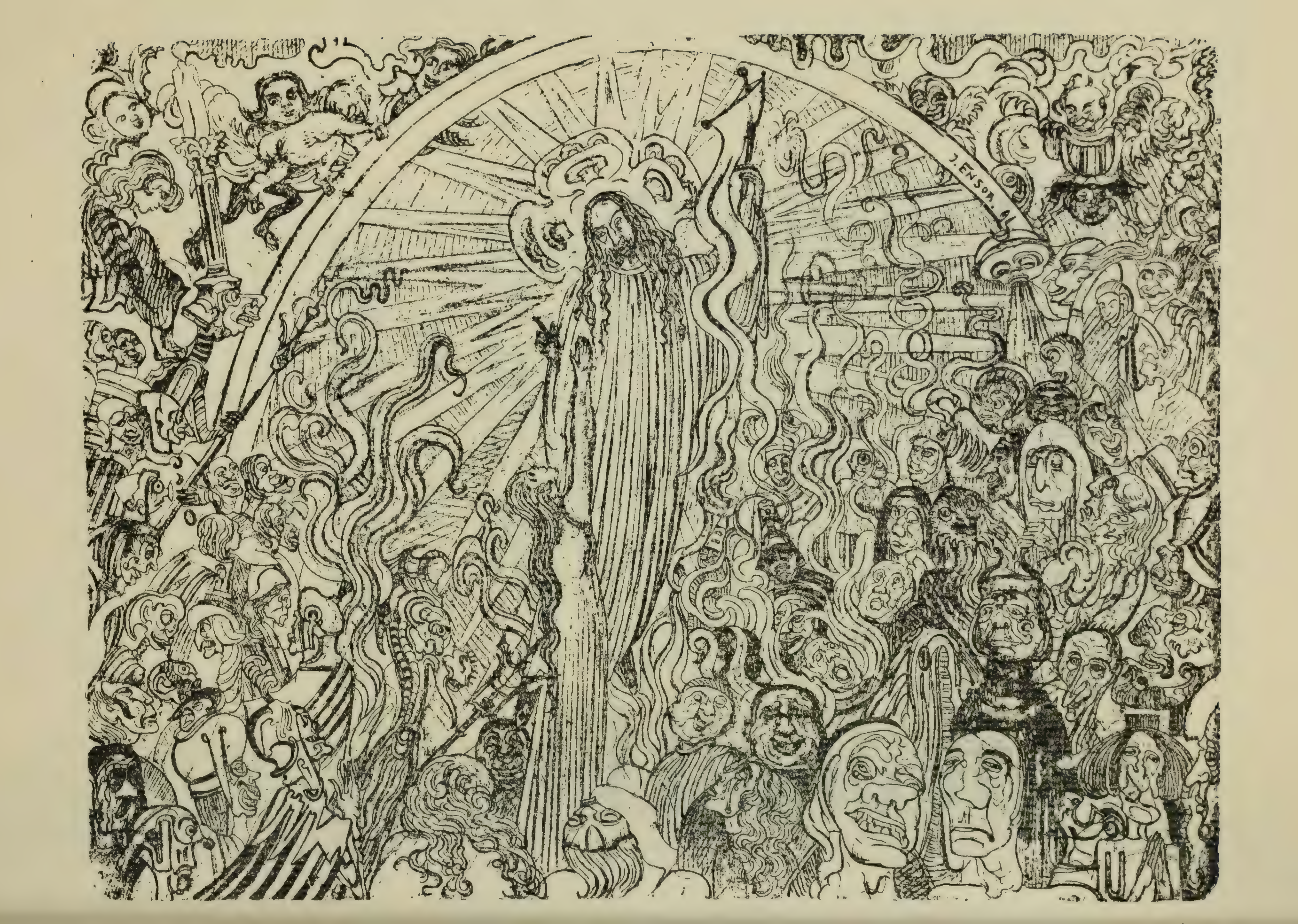
Ce narcisse narquois et finassier se mire volontiers dans les cuivres de son orchestre ; aussi ses musiciens possèdent les plus beaux cuivres du monde, c'est là l'unique mérite de l'orchestre du Kursaal d'Ostende. Infatué de sa personne, las de montrer son postérieur au public féminin, notre coquet maëstro né malin a fait renforcer par ordre supérieur, les cuivres de l'orchestre ; actuellement de tous les coins du Kursaal, le public féminin contemple son visage en plein et son profil de veau admirablement reflété, de tous côtés, par les bombardons, les trompettes, les cors, les bugles, les pistons, les trombones, les cymbales, les tubas, etc., etc.

Maintenant, chers rats, amis et compagnons, célébrons sur l'air des beaux pompiers, la beauté du plus beau des rats. Chantons sa beauté toute entrombonnée, empistonnée, casserolée et traderidera ; il faut chanter, en vérité : Rinskoff n'est pas laid !

(Sur l'air des Beaux Pompiers :)

Quand le beau Rinskoff, fier comme Narcisse,
Arrive au Kursaal pour s'y faire admirer

Troulouboum !
On astique d'abord dans tout l'édifice
Les gros bombardons pour qu'il puisse s'y mirer
Dzim la itou. Dzim la itou !
Soufflons avec rage
Braquons bien nos instruments vers son pur visage,
Tous les échos sonnant très faux,
Diront : Rinskoff est beau !


J. ENSOR. 91

DISCOURS
PRONONCÉ AU BANQUET ENSOR (1)

Mes chers amis,

Ici tout mon courage pour vous parler de moi. J'aime aussi vous parler des jeunes actuels et des jeunes du passé.

Peu de peintres d'aujourd'hui goûteraient les solides claques de 1880, quand M. Léon Herbo refusait la « Mangeuse d'huîtres » à l'Essor ; quand M. Lucien Solvay posait en juge d'instruction toujours noir. Alors, Théo Hannon nous qualifiait les « Blanc Belgique ». M. Pantens voyait un daltonisme partout et M. Francia signalait mes tableaux comme turpitudes.

L'esprit et la peinture ne font pas toujours bon ménage.

Les beaux esprits, oublieux de peinture, ne voulaient discerner et les vieux réalistes crachaient sur tout.

Seul, un homme voulait comprendre et voir : je nomme Edmond Picard et le salue ; il régnait largement et nous l'aimions, lui, l'opposant héroïque !

Mais les jeunes veillaient au drapeau de l'art nouveau.

(1) Janvier 1920.

Certains, il est vrai, partirent vers les régions de tout repos ; d'autres habitent des pays cérémonieux, où les chats ne griffent jamais ; d'autres encore, émasculés d'énergie, nourris de roses et d'aubépines, s'entre-piquent mollement.

Guerre de chauves et de poilus, guerre de fauves et de ventrus. Aujourd'hui, une arrière-garde poussive s'accroche éperdûment à la barbe du vieux Vinci. Jetons un voile épais sur les tristes produits et la fin louche des décrânés rétrogrades encerclés, mangeurs de morceaux, démolisseurs patentés, croque-puces indisposés, dénigreurs systématiques, diplomates aigrelets.

Mais l'heure est à la joie et non aux revendications !

Au début, presque seul, j'attendais longuement. Plus tard, des joies vives m'excitèrent. Verhaeren pointait ses grands gestes vers les lointains imaginaires ; Demolder écrivait et buvait au peintre truculent; Destrée, décisif et puissant, vouait à l'art ses énergies ; des Ombiaux, narquois et gourmet, nous réconfortait ; Giraud conférenciait ; Mockel soupirait ; Maus souriait ; Lemonnier rugissait. Encore Waller, Eeckhoud, Maeterlinck, Gilkin, Gilles, Verlant, Dommartin, Elskamp, Toussaint, Le Roy, Fierens-Gevaert ; d'autres, tels Gérardy, Collin, Marlow, Hellens, Piérard, Souguenet, Virrès, Crommelynck, Fonteyne, Gendebien, Gilbart, Joly bataillent âprement.

Puis des peintres charmants m'accompagnèrent. Vogels truellait ses éclairs gris. Pantazis, discret et

mesuré, stylisait ses finesses. Lemmen contemplait ses blondeurs avec amour. Rik Wouters claironnait sa vaillance.

Aux « Vingt », les peintres coloniaux chantèrent avec mes masques leurs tons clairs. Van Gogh, très chinois, ondulé comme vieille potiche d'Orient et grand admirateur de crépons vivaces. Gauguin, tulipier exotique tout bariolé de feuilles roses et bleues. Seurat, Signac, Luce infusèrent à Claus et Van Rysselberghe leurs visions décomposées. Renoir, toujours charmant, délicat et sucré. Monet, poudroyant, farineux et lacté. Ces beaux peintres ne me surprirent ! A Ostende, dans la boutique de mes parents, j'avais vu les lignes ondulées, les formes serpentines des beaux coquillages, les feux irisés des nacres, les tons riches des fines chinoiseries et, surtout, la mer voisine, immense et constante m'impressionnait profondément.

Mer pure, inspiratrice d'énergie et de constance, buveuse inassouvie de soleils sanglants.

Oui, je dois beaucoup à la mer ! Ah ! j'aimerais la vider, comme je viderai ce verre où l'or pâle étincelle. Reflets sans ombres comme notre joie !

Chers amis, je dois vous offrir en bouquet, mes œuvres imparfaites ; elles ne furent guère aimées, aussi je n'aime guère les exposer, mais MM. Giroux et Elslander, protecteurs de talents jeunes, l'ont voulu. Aussi M. Franck, le noble fondateur de « L'Art contemporain » ; M. Van Haelen, au cœur d'or ; MM. De

Smeth, Rousseau, Lambotte, Jefferys, Bollis, Charlier, Rouffard, Mlle Bock. Aussi, mes amis Paerels, De Beer, Wagemans, Cox, Martens, Oleffe, Schirren, Brusselmans, Navez, Spilliaert, Baudrenghien, tous artistes jeunes à l'âme généreuse, à l'instinct sûr. Ils ne se trompent pas, je crois.

Mes chers amis, je bois à vous tous, surtout aux jeunes. Nous sommes tous jeunes ou le deviendrons.

Je vous dois les heures roses et exquises d'aujourd'hui, heures inoubliables pour moi. Je vous salue, vous remercie et devant notre cher ministre, le ministre des beaux Peintres, j'ajoute les grands cris de justice :

Vive la mer !

Vivent nos beaux peintres !

Vive la couleur, ornement de nos noces spirituelles !

Vivent les jeunes ! les jeunes ! et encore les jeunes !!!

LA BEAUTÉ MENACÉE : LES DUNES.

Protestons ! D'Ostende à Blankenberghe la virginité des dunes est menacée. Harcelons sans répit les profanateurs inexcusables. Aliborons triomphants. Bétisiers mornes. Architectes boiteux. Flandrins ineptes. Terrassiers saugrenus et impudents. Beaux ruineurs de sites. Dunophobes fiéleux. Audacieux chardonnophyles.

Pleurons les mamelons souillés, les croupes rebondies, faiscées de bois jaune, de légumes tuberculinesques, de choux prosaïques.

Pourquoi saccager, brancher, sapiner, aulner, hérisser, remuer, asperger, clôturer, masquer, rapetisser, arroser, fumer, embourgeoiser, détériorer, dépuceler, niveler, astiquer, enfécaler, empuanter les sites adorables commandant le respect.

Prenez exemple en Angleterre, architectes barbares, bûcherons effrénés, ravageurs sans foi ni loi.

Hélas ! Le belge n'est guère sensible. Destructeur de sites, tortionnaire de plantes, tourmenteur d'animaux, casseur d'arbustes, vandale à tous crins.

Royaume des maussades et des ingénieurs des ponts et chaussées, la Belgique a perdu ses beautés, irrémédiablement.

J'en appelle aux artistes, seuls bons juges.

Protestons ! Protestons ! Protestons !

UN CRI D'ALARME.

Signalons caricaturalement les méfaits de nos vandales au chef étriqué, marche-briques imprévoyants, démolisseurs à suçoir pétaradant mille fois incongruités anti-pittoresques. Progressistes à rebours nous exposant aux risées de l'étranger. Il faut créer sensément, non démolir aveuglément. Oui, le règne de nos tire-lignes évoluant en chambre, doit prendre fin. Ah ! s'ils avaient un œil quelque peu sensible, fût-il de verre, même réflétant...

Déplorons les dévastations *irréparables*.

Rochers de la Meuse, de l'Ourthe, de l'Amblève stupidement éventrés, irrémédiablement saccagés, perdus à jamais. Collines à l'accent doux, dunes aux croupes délicieusement mamelonnées, outrancièrement violées, monuments précieux singulièrement retapés. Virginités exquises gravement menacées.

Soyez respectueux, messieurs les destructeurs patentés, postés en haut lieu en sentinelles spiralées, car, de la dune, du rocher, des tours et des collines, des siècles de beauté vous contemplent.

Oui, la vision se pourrit chez nos croquants de narquoisie !

A Ostende surtout, nos bassins offrent, en un décor prestigieux, une entrée de ville d'intense beauté maritime dépourvue de banalité, et notre vieille tour robuste et fruste, si bellement dressée, enchante les yeux sensibles. Beauté calme et sereine, auréolée de poésie délicate, notre tour ne demande que du lierre pour masquer ses brûlures, mais nos restaurateurs, gratteurs, emplâtreurs à l'œil louche, frotteurs aux pieds levés, sont là guettant.

Et les croque-puces dépourvus d'occiput clament et réclament : « Cela n'est pas joli, il nous faut comme ailleurs des squares banalisés, des monuments en toc, des égouts embouteillés, une plage émaillée de tessons piquants ou hérissée d'innombrables mouchetures de boussiers cantharidés. »

Pauvre Ostende, exposée aux pires dépradations !

Royaume des maussades, des ingénieurs des ponts et des chaussées, des niveleurs étriqués, architectes frigides, Erostrates délirants, ruineurs de sites, tourmenteurs d'animaux, tortionnaires de plantes, la Belgique étalera bientôt une large monotonie horizonnée de platitudes. Plus d'arbres, plus de rochers, plus de dunes, plus de saillies pittoresques, messieurs les ingénieurs sauront tout raser. Oui, l'on proteste quand l'arbre est touché. Que dire du rocher à jamais détruit ! Un remède cependant s'indique tout simplement. Au long de nos fleuves et rivières de Wallonie, il faut conserver les rochers en ligne de bordure formant décor enveloppant ;

ainsi seront préservées à peu de frais les beautés immenses de nos rivières majestueuses.

Il faut défendre sans retard les dernières et suprêmes beautés du paysage belge ; bientôt, la laideur étendra sur toutes choses son voile terne, et les jours de lumière fuiront tristement devant une nature veule et souillée, morte pour nos joies.



HOMMAGE A GRÉGOIRE LE ROY

LE ROI DES POÈTES.

A vous, mon cher ami, mes salutations les moins angéliques. Rivé devant la mer par des sirènes intempestives, blondes, vertes et navrées, aux lèvres finement estampées de duvet, aux seins d'opales irisées.

Je vous salue poète, plein de grâce,
Le bonheur est avec vous,
Vous êtes poli entre tous les hommes
Et les beaux vers, fruits de vos trouvailles, sont polis.
Grand ami, frère de nos dieux,
Pardonnez-nous, pauvres chercheurs,
Maintenant, et à l'heure de notre effort,
Ainsi soit-il.
Vive le prince des poètes,
Vive le roi des poètes,
Vive l'ami des peintres.

Hurrah ! pour Grégoire le Roy, notre vrai poète national.

28 févrler 1920.

BANQUET DE RUDDER.

— TOAST —

J'ai l'honneur de connaitre deux de Rudder : l'un est maître-écrivain, l'autre maître sculpteur. Dans le doute faut il s'abstenir ?

Ici, je soupe en coloriste entre une faunesse rouge d'émotion et une sirène à l'œil pers et vert.

Maigre menu! Pain gris, soupe verte, algues saumâtres, viande blanche, choux rouges, choux blancs, choux verts, rappel des nobles couleurs italiennes, comme dessert de belles oranges rebondies de Valence, étalées sur fines dentelles de Valenciennes, le tout arrosé de bière brune et de vin bleu. Mais je chante et je bois avec vous pour aimer de Rudder le plus coloré, le plus imagé, le plus sympathique de nos écrivains, ou de Rudder le plus immaculé, le plus anti-caraïbe de nos maîtres sculpteurs, et je crie: Vivent deux de Rudder, deux grands frères jumeaux devant l'art.

Vive de Rudder, c'est un nom bien porté!

16 avril 1920.

TOAST A OLEFFE

Auguste Oleffe : D'où nous vient cet homme débonnaire, trappu : du Nord, de Scandinavie, de Russie rouge ou blanche ? Danois, Frison né coiffé, Normand sûrement. Il a su peindre les pôles irisés, les aurores boréales. Il a pêché la crevette, dessalé le hareng, huilé des sardines, goudronné les thons. De vieilles enluminures le représentent botté jusqu'au col, harponnant des cétacés, harcelant des phoques, taquinant des morses, dépouillant des veaux marins et autres ! Je l'ai vu, portant une morue colossale ou chiquenaudant un ourson effaré. Plumant des pingouins, écaillant des sirènes, bouffant des huîtres. Ses pieds sont palmés.

Oui, c'est là son physique.

Sa peinture évoque les monuments, vivement colorés aux fonds givrés de l'étrange Nord ! les beaux jouets diaprés de la grande Russie.

Alors, sa charmante compagne et collaboratrice dévouée, beauté fluette de carnation finement nuancée d'ambre, gentille, menue, un tantinet esquimaude, bijou gracile, aimable fleur charmeresse, embellissait le coloris du beau peintre.

Ah! vous êtes heureux, Oleffe, vous et votre compagne, tout parfumés des nobles couleurs de la mer.

A Ostende, en regardant vers l'ouest, je distinguais, au temps clair, une longue ligne ténue à l'horizon : Nieuport !!! Il y avait là un beau peintre : lui aussi contemplait la mer avec délices. Cette communion me touche profondément, mon cher Oleffe.

Vers l'est, un horizon moins étendu barrait ma vue ; là également un jeune peintre ignoré travaillait tout près du grand phare ; hirsute, jaune et blond comme Oleffe, ce peintre ignoré jetait à la mer ses tableaux incomplets, sacrifice digne des anciens. Il symbolisait alors l'effort jeune, incompris: je nomme Constant Permeke, modeste entre tous. Mais bien des jeunes souffrent pour l'art. Il faut les animer profondément.

Je lève mon verre au beau peintre Oleffe, mon grand voisin d'Occident et pour rattacher tout à la mer au modeste Permeke, mon voisin d'Orient. Aussi à vous, les jeunes frères de lutte.

Ah ! le réconfort est grand et, à l'exemple d'Oleffe, je bois aussi aux chercheurs de l'Effort. Soyons grands et profonds comme la mer. Elle, notre grande consolatrice du Nord.

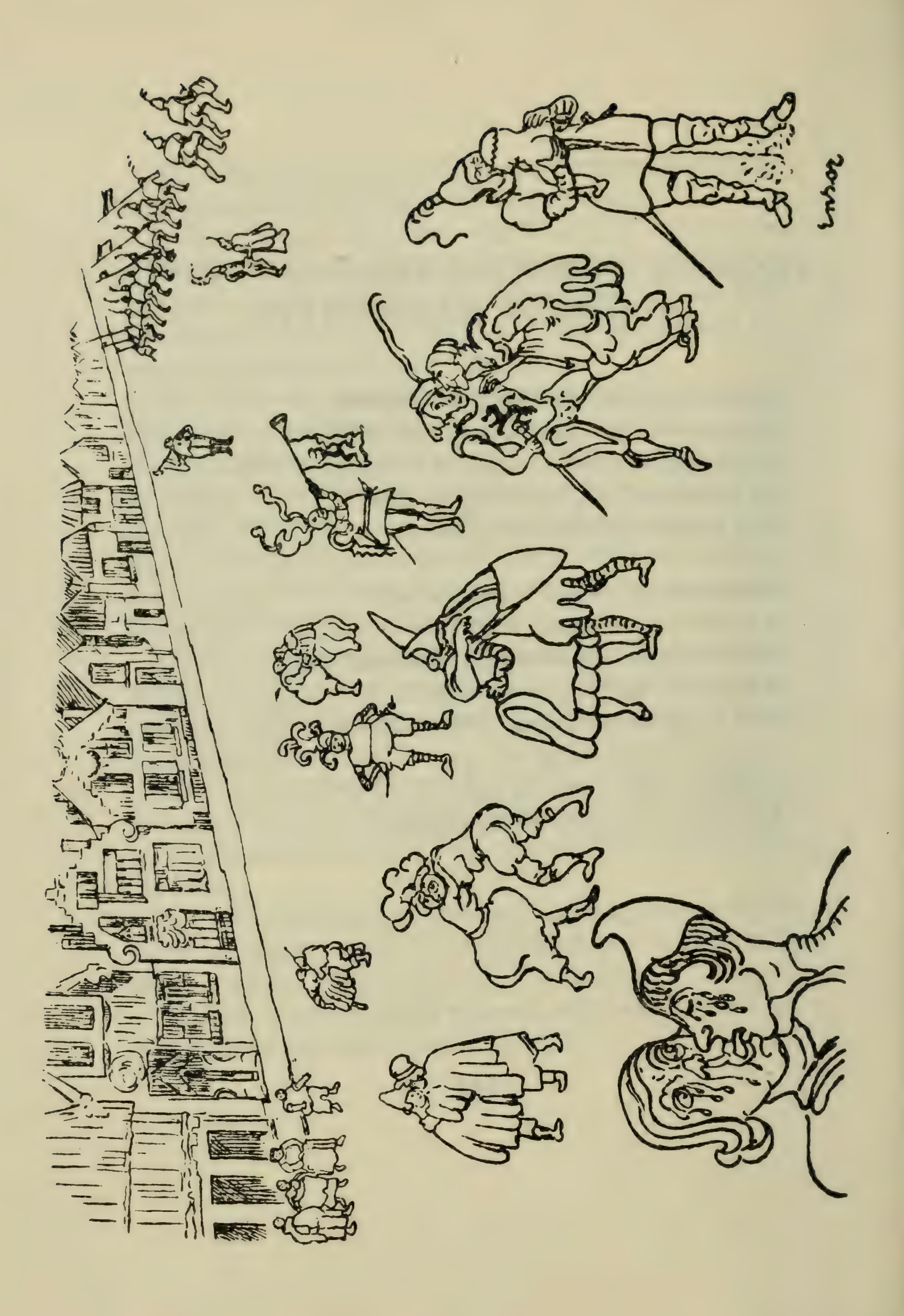
Les vents du Nord et de l'hiver nous apportent la joie et les rajeunissements. C'est du Nord que nous vient la lumière et de l'Orient nous vient la couleur.

Hurrah ! pour Oleffe, peintre puissant, homme du Nord ! Homme libre. Vive la liberté !

HOMMAGE EN MAUVAIS VERS AU BOUQUET DU CLOS DE MARGUERITTE.

Célébrons la finesse de ce cru bien né
Sous le sourire nacré d'une lune pudique
Dessinons le rubis au nez, ce bouquet de rosé
Et les coups drus, les charges d'hier
Des verts Seigneurs de Ladrière.

N'effeuillons plus les marguerites
Les asticots maculent les fleurs
Et les sarigues boxeuses pochées sur plat
Attendent les pommes cuites
Des scorpionnes tarentulées s'agitent
Je m'amuse quand je vois ça
Goûtant dans tous les cas
Le bouquet du cru Margueritte.



LA GAMME D'AMOUR

(Flirt de Marionnettes)

Ballet-pantomine de James Ensor, en un acte et deux tableaux.

Musique de James Ensor. (1)

—

PERSONNAGES :

Grognelet,	*père de Miamia*	Brutonne,	*femme de Grognelet*
Fifrelin,	*ami de Miamia*	Miamia,	*fille de Grognelet*
Philarmo,	*ami de Fifrelin*	Marion,	*amie de Miamia*
Pituiton,	” ”	Guépina,	” ”
Corylopsis,	” ”	Ombreuse,	” ”
Hélio,	” ”	Chandelette,	” ”
Murmuramis,	” ”	Nacrette-Saphyrette	” ”
Trousselet,	” ”	Olyandre,	*demois. de magasin*
Horion,	” ”	Poupeline,	” ”
Rossardo,	” ”	Gali-gali,	” ”
Frigouzir,	” ”	Elina,	” ”
Harinet,	” ”	Saurine,	” ”
Grimacet,	*Garçonnet*	Turlutute,	*fillette*
Craco-Cigaret,	”	Popofigue,	”
Gargoullis,	”	Germina,	”
Panachet,	”	Dodeline,	”
Cafrousse,	”	Gamina,	”

(1) Ce ballet a été exécuté à Bruxelles le Samedi 17 janvier 1920, sous la direction de M. Léon Delcroix.

10

Sansonnet,	*Garçonnet*	Follette,	*Fillette*
Smoufel,	"	Fluidise,	"
Gentillet,	"	Préciosette,	"
Quinquin,	"	Opaline-Grélance,	"
Smolaire,	"	Pollen,	"
Polyperchon,	"	Luciole,	"
Narquoiset,	"	Puérila,	"

Une mendiante, un enfant pauvre, musiciens, hérauts d'armes, danseurs, danseuses, masques, poupées, pantins, jouets, soldats de bois, marionnettes.

Décors et costumes d'après le dessin de
James Ensor.

EN CARNAVAL

Un magasin bariolé de couleurs vives et tendres. Au fond, et face au public, une large vitrine où des masques, des poupées, des pantins et des marionnettes marient leurs accents pittoresques. A droite, une grande porte donne sur une rue. A gauche une petite porte. A la grande porte sonnent des clochettes. A gauche, un grand comptoir fermé contient des pantins et des marionnettes. Aux murs et à la vitrine pendent des masques et des vêtements carnavalesques. Deux chaises meublent le magasin. La grande vitrine du fond donne sur une place publique.

Premier Tableau.

SCÈNE I.

Sous le regard sévère de Brutonne, la gente Miamia et

les demoiselles de magasin disposent en bon ordre devant la grande vitrine, en vue du carnaval, des masques et des pantins retirés du grand comptoir, tandis que du dehors un masque balaie de son nez énorme les pantins et les marionnettes de l'étalage, les rejetant sur le sol du magasin. Émoi des demoiselles du magasin ! Mais à l'arrivée de Miamia le masque au long nez docilement se retire.

Alors Grognelet et Brutonne mécontents sortent clopin-clopant par la petite entrée. Ils se retournent maintes fois pour regarder d'un œil plein de soupçons les demoiselles très affairées.

SCÈNE II

Miamia et les demoiselles de magasin retirent les pantins du fond du grand comptoir et, joyeuses, elles lutinent les marionnettes et font sautiller les pantins, puis moqueuses et delurées, elles se couvrent d'oripeaux grotesques et de masques effrayants.

SCÈNE III

Quand de la grande entrée tintent les clochettes, arrivent des fillettes, réclamant joliment des masques et des poupées.

SCÈNE IV

Empressées et ravies, portant marionnettes, les fillettes dansent follement aux sons clairs des clochettes.

SCÈNE V

A la fenêtre apparaît soudain une mendiante plaintive, portant un enfant souffreteux. L'enfant pleurant demande un jouet.

SCÈNE VI

La bonne Miamia donne aimablement une marionnette à l'enfant pauvre. Alors Grognelet et Brutonne surviennent menaçants, la canne levée.

SCÈNE VII

Miamia, grondée, battue, sanglote éperdument. Les demoiselles l'entourent, la consolent. Alors Grognelet et Brutonne se retirent en silence.

SCÈNE VIII

On entend au loin une musique aigrelette de carnaval. Emoi des demoiselles de magasin. Bientôt les musiciens entrent en scène par l'entrée des clochettes. Suivant les musiciens. L'ami de Miamia, l'heureux Fifrelin,

conduit le cortège. Fifrelin tire de son fifre des accords mélodieux. Ses nombreux amis, bizarrement costumés, le suivent, empressés et joyeux.

SCÈNE IX

Fifrelin tout ému s'avance vers Miamia ; les pleurs de sa tendre amie l'étonnent. Miamia lui dit ses chagrins. Fifrelin console Miamia, il lui offre des marguerites, des iris, des lilas et des pensées et l'entraîne en tournoyant. Les amis et demoiselles, à leur exemple, dansent enlacés et la valse serpentine se dénoue amoureusement.

SCÈNE X

Fifrelin et Miamia se séparent ; ils se reverront dès le soir. Départ de Fifrelin et de ses compagnons. La musique s'éloigne et ses accents se perdent au loin.

SCÈNE XI

Entrent, aux sons des clochettes, des garçonnets et des fillettes. Le soir tombe, les fillettes reçoivent des masques, des poupées et des pantins.

SCÈNE XII

Miamia et les demoiselles de magasins décrochent les

marionnettes de l'étalage et les rangent derrière le grand comptoir. Puis les demoiselles et les fillettes se retirent. Les clochettes tintent.

SCÈNE XIII

Miamia est seule, attendant Fifrelin. Elle effeuille des fleurs ; les marguerites et les pensées répondent favorablement.

SCÈNE XIV

On entend au loin le chant clair de Fifrelin et bientôt, de la fenêtre, l'heureux galant contemple son amie.

Furieux et grognants, Grognelet et Brutonne se dressent menaçants. Epouvanté, Fifrelin disparaît. Fuite éperdue de Miamia par la porte aux clochettes.

SCÈNE XV

Grognelet et Brutonne, maintenant seuls, se reprochent amèrement leurs violences.

SCÈNE XVI

Les marionnettes surgissent et du fond du grand comptoir elles accourent en foule suivies des pantins, des poupées et des jouets.

SCÈNE XVII

Grognelet et Brutonne épouvantés ne quittent pas leur chaise. Ménaçantes les marionnettes les entourent, esquissant en un ballet un flirt ironique, puis se formant en cortège, elles déposent dans une grande boîte à jouets les deux grognons plus morts que vifs.

SCÈNE XVIII

Aux sons graves d'une marche funèbre, les marionnettes portent posément la boîte vers le grand comptoir et tous les pantins, les poupées, masques et jouets, suivent le cortège.

SCÈNE XIX

En ce moment la scène s'éclaire vivement, les clochettes tintent et langoureusement le fifre argentin de Fifrelin sonne au loin.

Fifrelin et Miamia arrivent inquiets, les marionnettes se retirent derrière le grand comptoir et l'on entend du fond de la boîte à jouets la voix plaintive et assourdie de Grognelet et les murmures étouffés de Brutonne.

SCÈNE XX

Miamia entr'ouvre la boîte. Grognelet et Brutonne,

honteux et confus, avouent leurs torts. Miamia les sermone tendrement, tandis que Fifrelin les retire de la boîte. Les vieux sursautent péniblement. Réconciliation et promesse de mariage. Entrée des demoiselles de magasin et tout le monde quitte la scène bras dessus bras dessous.

Deuxième Tableau

La scène représente une place publique. Une fanfare stridente annonce l'arrivée du cortège, une musique ouvre la marche. Puis Grognelet et Miamia, Brutonne et Fifrelin suivis des amis, demoiselles de magasin, masques, danseurs, danseuses, fillettes et garçonnets font le tour de la scène. Une marche bouffonne règle leur pas cadencés.

SCÈNE I

Brutonne et Grognelet enthousiasmés sautillent éperdument aux grêles accents d'un orgue de Barbarie.

SCÈNE II

Tendrement enlacés, Miamia et Fifrelin échangent leurs serments et la valse voluptueuse se dessine pour mourir langoureusement.

SCÈNE III

Miamia remercie les nombreux spectateurs. Les demoiselles de magasin complimentent les fiancés et leur offrent des fleurs.

SCÈNE IV

Défilé des fillettes. Miamia les embrasse.

SCÈNE V

Défilé des marionnettes, s'inclinant devant Miamia, elles narguent Grognelet et Brutonne.

Grognelet et Brutonne félicitent les futurs mariés et l'orchestre entonne une dernière fois la tendre gamme d'amour.

Ostende, mars 1911.



TABLE DES MATIÈRES

TABLE DES GRAVURES

LA BATAILLE DES ÉPERONS D'OR :

FIGURES POUR LE DISCOURS DE CHEVALERIE :

JUSTIFICATION DU TIRAGE

Le présent ouvrage, le premier de la collection « Les Ecrits des peintres », a été achevé d'imprimer par « l'Imprimerie Sainte Cathérine » à Bruges, le XXII mars MCMXXI, pour les Éditions de « Sélection », Bruxelles.

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE :

Cinq exemplaires sur papier Japon impérial, marqués A, B, C, D, E,

cinq cents exemplaires sur papier de Hollande, Van Gelder « Dubbel Bijkorf vergé »,

et cinquante exemplaires sur papier Dickens, réservés au service de presse, sans numéro.

Exemplaire N° 114


FINE ARTS
LIBRARY